

Hiro'a

JOURNAL
D'INFORMATIONS
CULTURELLES

_ DOSSIER : *Louise Kimitete,
une amoureuse de la danse
« Te 'ori, e reo nō'u »*

_ LA CULTURE BOUGE : ART EN CONFINEMENT : VOTRE CRÉATIVITÉ RÉCOMPENSÉE
ON PLANCHE SUR LA BD !
L'HISTOIRE DU RALLIEMENT DES EFO À LA FRANCE LIBRE SUR LE WEB
LE CONSERVATOIRE TESTE LE E-LEARNING
LA BIBLIOTHÈQUE EN LIGNE : ACCÉDEZ À 200 OUVRAGES NUMÉRIQUES

MAI - JUIN 2020

NUMÉRO 152

MENSUEL GRATUIT

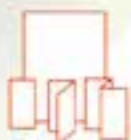


SERIPOL POLYPRESS

L'IMPRIMERIE POLYNÉSIENNE



Brochures, Magazines,
Livres dos carré-collé



Affiches,
Dépliants, Flyers



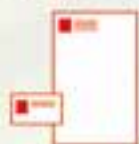
Calendriers
(Cartonnés, chevalets...)



Carnets, Connaissements,
Blocs autocopiant, Liasses



Étiquettes, Autocollants



Cartes de visites,
Entêtes de lettres



Tous types de Tampons
(Auto-encreurs, bois...)

Distributeur exclusif



Tél : 40 80 00 35

Fax. 40 80 00 39

production@mail.pf

polypresstampon@mail.pf

La photo du mois



© CAPF/20

Conservatoire : une reprise progressive et bien maîtrisée

« Les équipes administrative et pédagogique du Conservatoire artistique, Te Fare Upa Rau, ont accueilli leurs premiers élèves, le 11 mai, à l'occasion d'une semaine test permettant de vérifier la bonne marche des différentes procédures mises en place avec les autorités sanitaires et le ministère de la Culture.

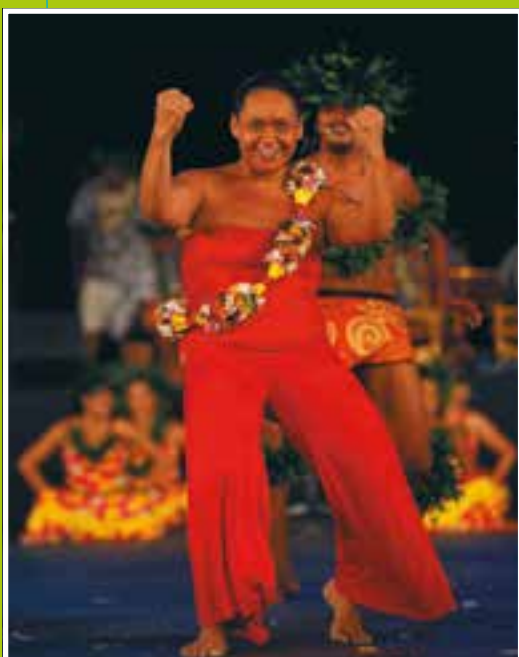
Seules les disciplines de la section classique voyant à l'œuvre un professeur et un élève étaient ouvertes. Cette ouverture progressive, proposée sur la base du volontariat aux parents d'élèves, a mobilisé une quarantaine d'élèves par jour sur la semaine, soit deux cents étudiants.

Le respect de la règle de distanciation sociale et le port du masque ont été constatés, ainsi que la mise à disposition des gels hydroalcooliques et le respect des flux de circulation – un *drive* dans le parking pour la dépose des élèves, et un cheminement fléché pour l'entrée et la sortie des cours. Étaient également concernés par cette reprise les élèves de haut niveau, préparant leurs examens de fin d'année. »

« La danse, c'était sa joie de vivre »

TEXTE SULIANE FAVENNEC. PHOTOS : FACEBOOK MOON SAUF MENTION

Elle a grandi aux côtés de celle que beaucoup appellent « Mamie Louise », une figure du 'ori tahiti décédée le 25 mars dernier. Vaehakaiki Urima, alias Moon est la petite-fille de Louise Kimitete, elle a aussi été son élève durant des années au Conservatoire avant de devenir son assistante-chorégraphe. Pour le Hiro'a, Moon nous raconte qui était cette grande dame.



© Matareva

Vous avez grandi auprès de votre grand-mère, Louise Kimitete, que vous a-t-elle appris ?

Elle m'a tout appris... A la mort de notre maman, elle nous a élevés tous les trois, mon frère, ma sœur et moi. J'ai commencé à danser à l'âge de trois ans. Elle a vu que j'avais ça dans le sang et la musique dans la peau. Je l'accompagnais dans ses tournées avec les danseurs, et quand elle devait me punir parce que j'avais fait une bêtise, elle m'interdisait de danser (*rires*). Elle m'a inculqué l'apprentissage avec l'éducation. J'étais ses mains, son corps... Elle lisait en moi comme dans un livre, quand elle me voyait danser elle savait si j'allais bien ou pas. Mamie avait un franc-parler, elle était très sévère, mais aussi très douce et compréhensive. Son apprentissage pouvait être dur avec ses élèves, mais c'était pour en tirer le meilleur.

Petite fille, vous avez passé beaucoup de temps au CAPF où elle enseignait...

J'ai passé toute ma vie là-bas (*rires*). J'ai vu l'évolution du CAPF, on est passé des graviers au préau puis à une salle. J'ai vu comment mamie s'est battue pour tout ça. Aujourd'hui, son apprentissage reste dans les valeurs de notre culture. Elle avait de l'autorité, elle faisait bouger 700 élèves juste avec son petit doigt, assise comme un bouddha. Sa pédagogie a porté ses fruits sur tous les médaillés d'or au CAPF mais aussi les danseurs du monde entier. Aujourd'hui, partout où je vais dans le monde, elle me fait de l'ombre (*rires*). Elle a réussi à regrouper des nationalités différentes. Lorsqu'elle est décédée, le monde était en deuil : Mexique, Taiwan, Japon... Elle a laissé une trace profonde.

Est-ce elle qui vous a transmis le goût pour la danse ?

Exactement. Elle m'a transmis la technicité et la variété des pas, l'expression scénique, la manière de bouger les épaules, le petit doigt... Elle disait que la danse vient de tes entrailles, la danse c'est la drague, c'est comme faire l'amour à quelqu'un, ça doit être beau... Ça, c'est propre à l'apprentissage de mamie.

Vous avez été son assistante-chorégraphe, que vous a-t-elle appris que vous transmettez encore à vos élèves ?

Surtout la base. Mamie nous disait, quand on crée une chorégraphie, ce sont les sentiments du moment, par rapport à ce que tu ressens, et ça doit être profond. Il faut donc partir de la base pour les pas mais après, tout dépend de toi. « *Ce n'est pas moi qui danse mais toi* », nous disait-elle. En clair, c'est l'élève et sa personnalité qui comptent. Aujourd'hui, on doit transmettre son apprentissage et le faire évoluer.



Comment a-t-elle fait évoluer le 'ori tahiti en Polynésie et à l'étranger ?

Ce sont les étrangers qui se sont déplacés pour la voir et non elle qui est allée à l'étranger. Elle a vraiment eu un impact important. Je me demandais toujours : comment fait-elle pour ramener autant d'étrangers sans bouger de sa salle ? Au niveau polynésien, elle a surtout permis de faire évoluer la technicité. Elle ne faisait pas les choses simplement : elle s'inspirait des gestes du quotidien, dans la cuisine, dans la façon de se coiffer, de faire la toilette... Ce qui est incroyable avec elle, c'est qu'elle était simple mais complexe dans ses idées. Il fallait savoir travailler avec elle, ce n'était pas facile. Avec Vanina (NDLR : professeure de danse au CAPF), on était ses mains et ses pieds.

Quel est votre plus beau souvenir à ses côtés ?

J'étais sa révoltée... Mais j'aimais toujours l'entendre me dire après chaque spectacle, gala ou Heiva : « *Ma chérie, je suis fière de toi, de ton travail, de ce que tu es devenue...* » Ces mots me réchauffaient le cœur, c'était la seule à me le dire.

Quel genre de femme et de grand-mère était-elle ?

C'était une femme très romantique et fleur bleue, elle écrivait toujours dans ses thèmes quelque chose de beau et de porteur d'espoir, ce n'était jamais négatif. La plupart de ses thèmes parlaient de l'amour de la danse. Elle écrivait ses sentiments du moment sur la danse. Mamie, c'était aussi une personne qui aimait partager, elle était même capable de donner des cours de danse gratuitement. La porte de la maison était toujours grande ouverte à n'importe quelle heure sauf le dimanche, un jour sacré qui était consacré à la messe et la famille. Mamie, c'était une amoureuse

de la vie. Avant la danse, elle a eu d'autres vies. Elle a d'ailleurs vécu vingt ans à Hawaii, elle s'était mariée avec un Américain. Ils ont beaucoup bougé ensemble.

Malgré son âge, Louise Kimitete ne s'est jamais arrêtée d'enseigner... Était-ce impossible pour elle ?

Oui, impossible, elle a continué jusque sur son lit de mort. La danse, c'était sa joie de vivre. Le seul endroit où elle se sentait de faire ce qu'elle voulait, avec ses pensées et ses écrits. Elle était heureuse de pouvoir partager et donner cet amour. Quand elle était à l'hôpital, elle avait hâte que j'arrive pour lui montrer mes *'aparima*. À chaque fois, elle voulait me voir danser.

Quel héritage laisse-t-elle derrière elle ?

L'amour de la danse, de notre identité, de notre patrimoine. Deux semaines avant qu'elle ne s'en aille, je lui demandais conseil pour mes *'aparima*, mes chorégraphies... Ça la rendait heureuse. Même si elle avait mal à cause de son cancer, la danse lui apportait une étincelle. Jusqu'à son dernier souffle, elle était là à m'apprendre des choses.

Après Coco Hotahota, nous perdons un autre pilier de la danse et de la culture polynésiennes, est-ce la fin d'une grande génération ?

J'ai l'impression que cette année, c'est l'au-revoir des grands maîtres. Mamie ne voulait pas s'en aller, elle voulait partager ce qu'elle savait encore. Mamie, c'était mon père, ma mère, mon essentiel, mon tout. Elle était courageuse, elle avait une joie de vivre, elle était sévère avec ses élèves, mais elle les poussait toujours à sortir le meilleur d'eux-mêmes. On devait aller chercher au plus profond de soi. Mamie, c'était une grande dame... ♦

Art en confinement : votre créativité récompensée

RENCONTRE AVEC VAIANA GIRAUD, RESPONSABLE COMMUNICATION DE LA MAISON DE LA CULTURE

Artistes reconnus ou amateurs, le confinement a libéré chez un grand nombre d'entre nous une créativité sans limite. Afin de la mettre en avant, le ministère de la Culture, en partenariat avec Te Fare Tauhiti Nui - Maison de la culture et le Musée de Tahiti et des îles - Te Fare Manaha, a initié un concours virtuel, « L'art en confinement », ouvert à tous.



Peinture, chant, danse, musique et travaux manuels ont rythmé les journées d'un grand nombre de Polynésiens pendant la période de confinement. En première ligne, les acteurs culturels qui sont restés très actifs et ont développé des outils pour continuer à créer. Peintres, sculpteurs, musiciens mais aussi groupes de danse ont en effet redoublé d'inventivité pour diffuser la culture sur les réseaux sociaux. Afin de valoriser toute cette créativité, le ministère de la Culture, en partenariat avec Te Fare Tauhiti Nui - Maison de la culture et le Musée de Tahiti et des îles - Te Fare Manaha, a lancé un concours virtuel : « L'art en confinement ». Professionnels et amateurs avaient jusqu'à la fin du mois d'avril pour partager leurs créations sur la page événement Facebook dédiée : Tahiti / Art en confinement, avec le hashtag #tahitiart-confinement. Si aucune thématique n'était imposée, toutes les œuvres devaient avoir été réalisées en Polynésie entre le 21 mars et le 29 avril, sans limite de contribution pour chaque participant.

Huit lauréats

Afin de promouvoir un maximum d'œuvres, quatre catégories étaient proposées : les arts graphiques, la sculpture, l'audiovisuel et la création musicale. Pour les deux premiers, photographies ou vidéos mettant en scène la création de l'œuvre (*timelapse* d'une minute maximum) étaient privilégiées. Dans la catégorie audiovisuelle, les participants étaient invités à produire un court-métrage de trois minutes maximum sous forme de théâtre, danse, fiction, saynète humoristique... diffusant des savoirs ou pratiques culturelles, comme pour la création musicale avec des chansons inédites en langues vernaculaires.

Huit lauréats (deux par catégorie) seront retenus à l'issue des votes du public (comptabilisation des « like ») et d'un jury composé du ministère de la Culture, des chefs de service et des directeurs des établissements culturels. Toutes les œuvres récompensées seront diffusées ou exposées dans les manifestations culturelles programmées à TFTN ou au Musée au cours de l'année 2020.

Le concours était également ouvert aux mineurs, pour qui le jury décernera, toutes catégories confondues, deux « coups de cœur ».

Rendez-vous prochainement pour découvrir les lauréats ! ♦

PRATIQUE

Pour découvrir les participations sur Facebook : Tahiti / Art en confinement

- 1 730 fans
- 265 participations (ce chiffre intègre les participations "hors concours")
- plus de 8 300 "like" générés sur les publications
- des centaines de commentaires et messages

Nombre de participations par catégorie :

- Sculpture : 18
- Arts graphiques : 194
- Audiovisuel : 19
- Création musicale : 1

On planche sur la BD !

RENCONTRE AVEC LOUISA MARMOL, RÉFÉRENTE DE LA MÉDIATHÈQUE DE LA MAISON DE LA CULTURE. TEXTE : LUCIE RABRÉAUD - PHOTOS : TFTN

L'année 2020 a été inscrite sous le signe de la bande dessinée par le ministère national de la Culture. Tous les établissements culturels nationaux et dans les Outre-mer organisent donc des événements autour de la BD. À Tahiti, un concours pour les scolaires s'est ouvert et une journée de la BD se tiendra début septembre.



BD 2020 : la France aime le 9^e art

BD 2020 a pour ambition d'accroître la visibilité de la bande dessinée en France et Outre-mer. À tous les âges et sous toutes les formes, du roman graphique aux comics et au manga, « La France aime le 9^e art ! ». Dans le contexte actuel de crise sanitaire, le ministre de la Culture, Franck Riester, a décidé de prolonger l'Année de la bande dessinée jusqu'au 30 juin 2021, facilitant ainsi le report des manifestations et événements ayant dû être annulés.

réseau Opale (Organismes francophones de politique et d'aménagement linguistiques) « Dis-moi dix mots au fil de l'eau ». Les places seront limitées pour certaines activités, il faudra donc se présenter le jour-même dès 8 heures pour s'y inscrire. Cette Journée de la BD est une première pour la Maison de la culture qui a souhaité une édition destinée aux enfants. « Nous voulons faire découvrir ou redécouvrir la lecture à travers la BD. C'est un moyen d'expression de plus en plus connu qui peut ouvrir sur d'autres formes de littératures. La BD est un moyen de se reconnecter à la lecture et d'attirer du monde dans la médiathèque de la Maison de la culture », précise Louisa Marmol. Trois partenaires accompagnent la Maison de la culture pour cet événement au travers de dons : la librairie Klima offrira des BD aux participants du concours scolaire, Télélectronique une liseuse à la classe gagnante et Pacific Films des places de cinéma. ♦



PRATIQUE

- Vendredi 26 juin : délibération du jury
 - Mardi 1^{er} septembre, 9h : ouverture de l'exposition au public et aux scolaires
 - Samedi 5 septembre, 8h-13h30 : journée de la BD
- Le programme reste susceptible de modification selon l'évolution de la situation sanitaire du Pays*
- Les horaires des ateliers et le programme détaillé seront à retrouver en intégralité sur les pages Facebook de la Maison de la culture et de la Médiathèque, ainsi que sur le site www.maisondelaculture.pf

L'histoire du ralliement des EFO à la France libre sur le web

RENCONTRE AVEC VAIANA GIRAUD, RESPONSABLE DE LA COMMUNICATION DE LA MAISON DE LA CULTURE ET JEAN-CHRISTOPHE SHIGETOMI, PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION MÉMOIRE POLYNÉSIE NUI ET MÉDIATEUR CULTUREL À LA MAISON DE LA CULTURE. TEXTE : LUCIE RABRÉAUD

10

Cette année, nous fêtons les quatre-vingts ans du ralliement des Établissements français d'Océanie à la France libre. Pour donner un avant-goût des prochains événements et continuer à faire vivre la culture tout au long du confinement, des articles signés de Jean-Christophe Shigetomi, sont mis à disposition gratuitement sur le site Internet de la Maison de la culture (#Laculturechezvous!).



© Fonds Maxime Aubry

Maxime Aubry est aujourd'hui âgé de cent-deux ans. Avec Star Teriitahi et Mathew Turner Chapman domicilié aux États-Unis, il est le dernier des marins tahitiens de la France libre.

L'appel du 18 juin 1940 a-t-il été entendu à Tahiti ? C'est la question posée par le premier article mis en ligne dans le cadre de la commémoration du ralliement des Établissements français d'Océanie à la France libre sur le site de la Maison de la culture. Tous les lundis, Te Fare Tauhiti Nui partage un nouvel épisode de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale qui s'est déroulé en 1940. Les textes archivés au fur et à mesure sont bien sûr également consultables. Il suffit d'aller sur le site de la Maison de la culture, de cliquer dans l'onglet « La culture chez vous ! » et de

choisir l'étiquette « le ralliement des EFO à la France libre » pour avoir accès à toute la collection. Sont prévus onze articles, écrits par Jean-Christophe Shigetomi, spécialiste des guerres contemporaines et de leur résonance en Polynésie française et médiateur culturel à la Maison de la culture. Le premier sur l'appel du Général de Gaulle avec un portrait d'Édouard Ahne et de Teriieroo a Teriierooiterai, un deuxième sur la société civile tahitienne seront suivis par la compagnie autonome d'infanterie coloniale, le comité des Français d'Océanie, le groupe de Mamao, le comité de la France libre, le ralliement des EFO le 2 septembre 1940, le bataillon du Pacifique, Bir Hakeim, les autres *tamari'i* volontaires (marins, aviateurs, parachutistes...) et enfin, les Tahitiens des forces françaises de l'intérieur.

Les petites histoires dans la grande

Des portraits agrémentent chaque article. « On ne connaît que la grande histoire. Je souhaite parler de toutes ces petites histoires replacées dans leur contexte », explique Jean-Christophe Shigetomi. Car c'est véritablement ce qui l'intéresse : comment vivaient les Polynésiens à cette époque, quelles étaient les relations entre les différentes communautés, quelle était l'influence de certaines familles... Parler de toutes ces petites histoires dans la grande histoire. Les articles, publiés sur le site de la Maison de la culture, sont tous inédits. Les recherches ne s'arrêtent jamais et elles ne cessent de s'approfondir. Ce sont donc de nouvelles informations que le passionné d'histoire partagera à travers ces articles écrits de façon originale. Pas de vocabulaire compliqué de chercheur, Jean-Christophe Shigetomi souhaite que ces textes soient partagés et lus par le plus grand nombre, ils sont donc facilement accessibles et plongent le lecteur dans



Teriieroo a Teriierooiterai, chef de Papenoo, sera fait compagnon de la Libération.

© Fonds Jean-Claude Teriierooiterai

une époque passée, grâce à de nombreux témoignages et anecdotes. Ces recherches qui font l'objet d'articles, de livres et d'expositions, sont le fruit de quinze années de travail. Chaque article est relu et corrigé, si nécessaire, par des professeurs d'histoire de l'université de la Polynésie française. « C'est un travail scientifique », assure Jean-Christophe Shigetomi.

Plusieurs événements sont prévus pour commémorer les quatre-vingts ans du ralliement des Établissements français d'Océanie à la France libre : les projections de deux documentaires, *Aux armes Tahitiens* et *Le Bataillon des guitaristes* ; des conférences au Petit théâtre ; une grande exposition à la présidence et des vidéos. Ils seront organisés en fonction de l'évolution de la situation sanitaire du Pays. Aujourd'hui, l'important est de continuer à donner accès à du contenu intéressant et à faire vivre la culture. « La culture chez vous ! » sur le site de la Maison de la culture permet de continuer à découvrir, à apprendre, à se cultiver tout en restant chez soi. Et pour savoir si l'appel du 18 juin 1940 a été entendu à Tahiti, rendez-vous sur www.maisondelaculture.pf ! ♦

Jean-Christophe Shigetomi, passionné d'histoires

Le président de l'association Mémoire polynésienne est devenu, au fil des années et de ses recherches, un spécialiste des guerres contemporaines et de leur impact en Polynésie française. Il a publié plusieurs livres : *Tamari'i volontaires : les Tahitiens dans la Seconde Guerre mondiale* ; *Poilus tahitiens, les Établissements français de l'Océanie dans la Grande Guerre* ; *Les Tahitiens dans les guerres d'Indochine et de Corée* ; et enfin, *Le 11^e SAS tahitien*, un roman racontant l'épopée d'un natif des îles Sous-le-Vent qui s'engage en 1943 dans les rangs du 4^e SAS. Il prépare actuellement deux autres livres : un sur les Américains à Bora Bora qui s'intitulera *Bobcats, made in Bora Bora* ; et un deuxième sur le surf (son autre passion) : *Horue, le surf tahitien, de ses origines à la mâchoire de Teahupoo*.

PRATIQUE

- www.maisondelaculture.pf
- Facebook Maison de la Culture de Tahiti

11

HIRO'A JOURNAL D'INFORMATIONS CULTURELLES

Le Conservatoire teste le e-learning

RENCONTRE AVEC FABIEN MARA DINARD, DIRECTEUR DU CONSERVATOIRE ARTISTIQUE DE LA POLYNÉSIE FRANÇAISE, FRÉDÉRIC CIBARD, CHARGÉ DE COMMUNICATION DU CAPF ET SAMUEL MAGOTT, PROFESSEUR DE PIANO AU CAPF. TEXTE : LUCIE RABRÉAUD - PHOTOS : CAPF

12

HIRO'A JOURNAL D'INFORMATIONS CULTURELLES



Mama Iopa et Mike Ariipeu Tessier, professeurs de hīmene.



À situation exceptionnelle, solutions inédites ! Afin d'assurer la continuité pédagogique, tous les professeurs du Conservatoire ont dû proposer leurs cours sur Internet. Mais le télé-enseignement pourrait bien devenir une idée d'avenir.

Quelques jours avant que le confinement ne soit annoncé et imposé, Fabien Mara Dinard, directeur du Conservatoire artistique de la Polynésie française, a réuni toute l'équipe enseignante de l'établissement. Un seul impératif : assurer la continuité pédagogique. « Le gouvernement du Pays a expliqué que la vie devait continuer avec le confinement, il fallait que nous soyons prêts, à la rentrée des vacances d'avril, à assurer les cours. » Pour Fabien Mara Dinard, il s'agit aussi de maintenir le service public, une responsabilité du Conservatoire. « Pour les professeurs, c'est une situation totalement nouvelle et inédite qui nécessite une profonde réorganisation et implique son lot de contraintes : réorganisation de l'emploi du

temps, mise en place d'un espace de travail séparé de la vie familiale, nécessité d'une bonne connexion Internet, mise en place de plateformes de communication, possession d'un matériel informatique adéquat, voire de matériel audiovisuel permettant de filmer et de s'enregistrer », liste Samuel Magott. Le professeur de piano a été le premier à proposer des cours en télé-enseignement, avant que le confinement n'oblige tout le monde à s'y mettre. Lui-même et Christine Bennett, professeure de théâtre, ont proposé des vidéos à leurs élèves pour qu'ils continuent à travailler pendant les vacances. « Les élèves semblaient contents, nous n'avons eu que de bons retours », explique le directeur de l'établissement.

Vidéos et cours en live

Les cours à distance et ceux en présentiel n'ont pas les mêmes intérêts, « rien ne pourra réellement remplacer un cours en présentiel », relève Samuel Magott, mais la technologie offre un complément. Et dans une situation exceptionnelle comme celle du confinement, elle est la solution idéale. Si les difficultés à tout mettre en place sont nombreuses, tous les professeurs ont joué le jeu dans toutes les sections : arts traditionnels, arts classiques et arts de la scène. Certains ont préféré proposer des vidéos préenregistrées et d'autres suggèrent des horaires pour des cours en live. « Nous avons un tableau de bord avec des compétences à atteindre et nous préparons toujours notre gala et les examens de fin d'année. Nous espérons les organiser, on y tient ! Même si les dates ne seront pas les mêmes qu'habituellement », précise Fabien Mara Dinard. Le directeur convient que cette situation remet en question leur façon d'enseigner, oblige les professeurs à s'informer sur ce qui se fait ailleurs pour s'inspirer... La Direction de la modernisation et des réformes de l'administration a participé en leur proposant des outils pour instaurer cet enseignement à dis-



tance. Et si le Conservatoire assure ses cours, c'est aussi une façon de participer à la continuité culturelle : « Ces cours peuvent permettre d'occuper les enfants pendant le confinement. »

Cette innovation obligatoire pourrait bien inspirer le Conservatoire pour l'avenir. Ce dernier pourrait y voir une opportunité à saisir pour se lancer dans l'enseignement à distance et en faire un complément à l'enseignement classique. Pour Samuel Magott, « il y a un grand intérêt à développer ces outils et cette pratique, car cela permet à l'élève d'avoir un support de travail complémentaire ». ♦

Toanui Mahinui, professeur de 'ori tahiti.



13

HIRO'A JOURNAL D'INFORMATIONS CULTURELLES



« J'envisage plus le télé-enseignement comme un coaching à distance »

Samuel Magott, professeur de piano au Conservatoire, nous parle du télé-enseignement.

Télé-enseignement ou cours en présentiel : est-ce la même efficacité ?

Rien ne pourra réellement remplacer un cours en présentiel, car c'est l'interaction humaine et le rapport élève-professeur en direct qui donne à un cours toute son efficacité. La technologie est un support, qui peut permettre de développer ce rapport ou de l'approfondir, mais pas de le remplacer. D'autant plus que nous travaillons avec les élèves sur la manière de produire correctement un son, en nous basant sur la gestuelle. Ce rapport de transmission est ainsi beaucoup plus efficace lorsqu'il est réalisé en temps réel, pour pouvoir corriger instantanément une mauvaise posture ou tenue. J'envisage plus le télé-enseignement comme un coaching à distance pour soutenir l'élève et lui permettre de garder intacte sa motivation, et le cours présentiel comme le véritable vecteur de transmission du savoir.

Concrètement, comment vos cours de piano à distance s'organisent-ils ?

Le contact est maintenu par tous les moyens nécessaires, téléphone, mail ou applications (Messenger, WhatsApp...) afin de faire le point sur l'avancée du travail donné en amont, ou d'en rajouter en transférant de nouvelles partitions. Puis concernant le travail en lui-même, je pars de la globalité en préparant des vidéos que je mets en ligne via YouTube, en lien privé, en leur donnant l'orientation la plus proche d'un cours : présentation du morceau, mains séparées puis mains ensembles jouées lentement, conseils de

travail... J'essaye également de filmer en vue subjective (à la première personne) afin que l'élève ait réellement la sensation de se retrouver dans une salle de cours et puisse reproduire sereinement les exercices à la maison. Pour le suivi, les élèves m'envoient une vidéo de leur progression via le moyen qui leur est le plus pratique, ensuite je bascule sur Skype pour un cours en direct ou bien je réponds par vidéo interposée.

Au-delà de cette situation particulière qui oblige à faire de l'enseignement à distance, quel est l'intérêt pour le Conservatoire de proposer ces nouveaux outils pédagogiques ?

Nous vivons dans une ère du numérique, où pratiquement toutes les informations passent par Internet. Nos élèves grandissent avec les ordinateurs, les tablettes, le smartphone. Je pense qu'un enseignant doit être rattaché à son époque et ne pas hésiter à s'emparer des outils modernes pour développer et compléter son travail.

Pensez-vous que le Conservatoire devrait profiter de cette occasion pour développer sa présence sur le web, que ce soit en e-learning ou en enseignement pour tout public ?

Cette expérience de confinement pourra nous permettre en tant qu'enseignants de nous pencher collectivement sur le sujet et de s'interroger sur le potentiel d'une telle approche en complément avec, pourquoi pas, une proposition d'offre en ligne sur le site de l'établissement réservée aux parents des élèves inscrits au Conservatoire.



PRATIQUE

- CAPF
- www.conservatoire.pf
- Tél. : 40 501 414
- conservatoire@conservatoire.pf

La bibliothèque en ligne : accédez à 200 ouvrages numériques

RENCONTRE AVEC MYLÈNE RAVEINO, RESPONSABLE DU DÉPARTEMENT DES ACTIVITÉS PERMANENTES DE LA MAISON DE LA CULTURE. TEXTE : LARA DUPUY – PHOTO : SHUTTERSTOCK

Le confinement a permis à beaucoup de prendre le temps de lire, et à certains de redécouvrir la lecture. Durant cette période, la Maison de la culture a donné l'opportunité de bénéficier gratuitement de son fonds de livres numériques. L'occasion de prendre de nouvelles habitudes afin de lire des ouvrages numérisés, sans se déplacer.

La bibliothèque de la Maison de la culture compte quelque 30 000 ouvrages, dont 200 numériques.

La lecture numérique est un service réservé aux abonnés de la médiathèque mais, depuis le 23 mars, un accès gratuit était accessible et ce, pendant toute la période de confinement. Cet accès prévu pour un mois a été prolongé jusqu'au 31 mai. Pour y accéder, il suffit de vous rendre sur la page de la bibliothèque numérique et de créer un compte (lire l'encadré). Une fois cette étape réalisée, on peut ensuite emprunter les livres de son choix.

Trois semaines de disponibilité

Chaque exemplaire numérique peut être emprunté jusqu'à trois personnes en même temps. Une fois téléchargé, l'ouvrage est disponible trois semaines. On peut alors en emprunter un autre et, si l'on est un lecteur assidu, en choisir deux en même temps.

Un catalogue thématique est disponible en ligne et des onglets de recherche, par auteur ou type d'ouvrage par exemple, permettent de découvrir les livres qui peuvent être téléchargés.

Il y en a pour tous les goûts, avec des livres aussi bien destinés aux jeunes, aux adolescents qu'aux adultes. Romans, contes, policiers, nouvelles, littérature de toutes sortes... chacun devrait trouver son bonheur.

Aucun manuel scolaire n'est en ligne. En revanche, des contenus scolaires tous niveaux ont été disponibles sur la page Facebook de la médiathèque de la Maison de la culture, relayés depuis des sites éducatifs (Lumni, ...). ♦



Pour en savoir plus

Se rendre sur la page : <https://www.maisondelaculture.pf/la-culture-chez-vous/> sur l'article "Plus de 200 ouvrages en ligne !"

Les tarifs pour un abonnement d'un an sont les suivants et donnent accès à Pressreader (plus de 600 journaux et magazines en français en ligne) et à Numilog (livres numériques), ainsi qu'aux espaces de la Médiathèque pour emprunter :

- 5 000 Fcfp pour un adulte
- 3 000 Fcfp pour les moins de 18 ans et les étudiants

Pour ceux qui préfèrent avoir un livre en main, TFTN a mis en place un bibliodrive. Les abonnés à la Médiathèque peuvent dorénavant réserver jusqu'à sept livres et trois CD/DVD durant trois semaines sur réservation.

Pour réserver :

En ligne grâce à son identifiant via le portail déjà en place <https://mediathèque-tahiti.bibenligne.fr>

Soit par téléphone :

- Bibliothèque adultes : 40 544 542
- Bibliothèque enfants : 40 544 541
- Cyberespace : 40 544 547

Il suffit ensuite de caler un rendez-vous pour pouvoir récupérer ou rendre les ouvrages.

PRATIQUE

- www.maisondelaculture.pf
- FB : Médiathèque de la Maison de la culture
- activites@maisondelaculture.pf

Visitez le Musée depuis chez vous !

16

TEXTE : ASF - SOURCE : SITE INTERNET DU MUSÉE DE TAHITI ET DES ÎLES - PHOTOS : MTI



Visite virtuelle du musée.

La fermeture du Musée ne doit pas nous priver de culture ! Comme de nombreux musées à travers le monde obligés de fermer leurs portes en raison de l'épidémie de Covid-19, le Musée de Tahiti et des îles a décidé de nous montrer autrement ses trésors, richesses de notre patrimoine. Chaque jour, sur le web, vous avez ainsi rendez-vous avec un objet issu de ses collections. Cela commence par une visite virtuelle de ses anciennes salles.

Sous le hastag #CultureChezVous, le Musée de Tahiti et des îles vous invite à découvrir un grand nombre de ses trésors sans bouger de votre canapé. Une initiative numérique qui s'est répandue dans les musées du monde entier et qui permet à tous de découvrir des œuvres que l'on voit peu, voire pas du tout, car souvent stockées dans les réserves. Mais avant la découverte des collections, le Musée nous invite à entrer dans ses anciennes salles d'exposition presque « pour de vrai » grâce aux nouvelles technologies. Cette visite virtuelle avec une vision à 360° est très ludique, notamment pour les enfants. Ces derniers (mais les grands aussi !) pourront se déplacer de pièce en pièce d'un simple clic, s'attarder sur un cartel, découvrir un objet inconnu ou bien encore s'amuser à trouver, au fil de leur balade numérisée,

la petite icône des vidéos explicatives insérée dans certaines pièces du Musée. C'est ainsi, par exemple, qu'en visitant la salle 2 dédiée aux objets culturels des Polynésiens, vous en saurez plus sur les herminettes, leur composition, leur provenance, etc. Dans la salle 3 consacrée à la vie sociale et religieuse des autochtones, vous apprendrez qu'aux Marquises, on fabriquait autrefois des échasses en pin finement sculptées que l'on ne sortait que dans le cadre des grandes cérémonies. Jeu sacré, donc interdit aux femmes, ces échasses permettaient aux différentes tribus de s'affronter de façon pacifique. Au Musée, un étrier d'échasse appelé *tītoko*, *vaeake* ou bien encore *tapuvae* selon les îles, et acheté dans une salle de vente à Paris en 1975, témoigne de cette pratique ancienne.

Un rendez-vous quotidien

En plus de la visite virtuelle, le Musée sélectionne et présente, chaque premier week-end du mois (chaque semaine pendant le confinement), sur son site Internet (avec un relais sur sa page Facebook) un objet de ses collections polynésiennes ou extra-polynésiennes. Parmi ces dernières conservées au Musée, figure par exemple un masque Baining, *kavat*, de Nouvelle-Bretagne dédié aux esprits et animaux de la brousse. Ce masque, avant de rejoindre le Musée, appartenait à la collection Patrick Brai léguée à la Société des études océaniques en 2002. Patrick Brai, autrefois enseignant au lycée Paul Gauguin et journaliste *free-lance*, avait voyagé dans les diverses contrées du Pacifique, y collectant des objets. « Réalisé en tapa (étoffe d'écorce battue), il [le masque] est fixé sur une armature de rotin. Les grands yeux, ici des cercles concentriques, comme la bouche entrouverte et allongée, représentent des caractéristiques typiques de ce type de masques aux formes variées parfois monumentales. Ici fragmentaire, ce *kavat* est décoré de couleurs rouges et noires pour la définition des yeux ou encore des points du menton », peut-on lire sur la fiche explicative qui accompagne sa photo. Et pour mieux comprendre son utilisation et la force de ce masque, une vidéo est en accès libre et vous entraîne en Papouasie-Nouvelle-Guinée, où les voix masculines guident les pas de danse de l'homme au masque. Une danse nocturne éclairée par les flammes d'un immense feu de bois. Magique et intense.

Le Musée nous invite également à découvrir des objets plus proches de nous et pourtant précieux de par leur rareté, comme l'arc (*fana*) traditionnel polynésien. L'établissement de la Pointe des Pêcheurs possède un des rares exemplaires complets, à savoir l'arc, le carquois et les flèches associées. Plus précieuse encore, pour ne pas dire émouvant, le chapeau tressé de la reine Pomare. Décoré d'un fin bouquet floral à l'avant, il aurait été confectionné par la souveraine en personne.

Chapeau de la reine Pomare



Masque kavat



Arc complet

Contribution à la continuité pédagogique

Enfin, le Musée de Tahiti et des îles apporte également sa contribution à la continuité pédagogique en mettant en ligne des activités pour les plus jeunes, issues des carnets du Musée de Tahiti. Coloriages et jeux autour du patrimoine polynésien sont ponctués de questions. Pour les plus grands (niveau collège), plusieurs articles ont été partagés comme celui rédigé par Mahinatea Gatién, assistante de conservation de l'herbier du MTI et Jean-François Butaud, consultant en botanique, sur une plante très rare en Polynésie : la *Gyrocarpus americanus* N.J.Jacquin subsp. *Americanus*, nommée *'ōporovainui* en tahitien. L'occasion de rappeler que le Musée conserve aujourd'hui un herbier riche de près de 20 000 parts. ♦

PRATIQUE

- <http://www.museetahiti.pf/visite-virtuelle/>
- www.museetahiti.pf
- Facebook Musée de Tahiti et des Îles - Te Fare Manaha

17

Un combat divin, thème du gala du CAPF

18

RENCONTRE AVEC VAIHERE CADOUSTEAU, AUTEURE. TEXTE : MO - PHOTO : CAPF ET VAIHERE C.

Actualité oblige, le gala du Conservatoire prévu à la fin du mois de mai est reporté à décembre. En attendant, Vaihere Cadousteau, son auteure, nous explique le thème du spectacle.



Vaihere Cadousteau a écrit de nombreux thèmes pour le Heiva

Vaihere Pohue-Cadousteau est l'auteure du thème de la soirée de gala de fin d'année du Conservatoire artistique de Polynésie française : un combat entre deux divinités polynésiennes, Tāne et Ātea, ou *Le voyage de Tāne et son combat contre Ātea* (*Te tere o Tāne e tōna 'arora'a ia Ātea*). « Ce thème fait partie des récits épiques et cosmogoniques que j'ai le plus appréciés dans mes lectures de légendes polynésiennes. C'est également un thème qui, de par sa richesse, permet d'aborder notre culture dans sa complexité en passant par l'étude des dieux polynésiens, l'astronomie, la cosmogonie, la thématique de la rivalité, de la guerre, tout en évoquant des valeurs communes que l'on retrouve dans la civilisation occidentale comme l'humilité et le respect », explique Vaihere Cadousteau. C'est d'ailleurs un thème sur lequel elle a déjà travaillé avec les Tamarii Tipaerui, il y a quatre ans, mais qu'elle a plaisir à reprendre et à adapter pour le gala du Conservatoire.

Vaihere Pohue-Cadousteau, une auteure reconnue

Vaihere est professeure de lettres modernes au collège de Tipaerui depuis quinze ans et référent culturel depuis trois ans au sein du même établissement. Après une médaille d'or de danse en 2002, sept ans au sein du Conservatoire et de la troupe de danse *Temaeva* de Coco Hotahota, Vaihere devient, un peu par hasard, auteure de thèmes de Heiva pour la troupe Tamarii Tipaerui de 2004 à 2016. Alors qu'elle n'est pas encore une locutrice aguerrie du *reo tahiti*, elle accepte toutefois de rendre service à son frère John Cadousteau, nommé chef de groupe, en écrivant un *'aparima* sur la thématique de la pirogue *Patarava*. Par la suite, il la sollicitera encore durant près de neuf Heiva presque consécutifs. Tamarii Tipaerui, groupe amateur en 2004, deviendra lauréat de sa catégorie la même année et entrera donc dans la catégorie professionnelle.

Des recherches littéraires

L'origine de ce spectacle est un texte publié sur cinq pages du célèbre ouvrage *Tahiti aux temps anciens* de Teuira Henry. « Cependant, elles forment uniquement les deux tiers du spectacle car, pour évoquer la première partie que j'ai ajoutée, j'ai fait des recherches dans d'autres pages du recueil, notamment dans les trois différents récits de la création du monde répertoriés et dans ceux de la formation des dieux Tāne et Ātea, précise Vaihere. J'ai également puisé mes sources dans le cinquième ouvrage de Charles Teriiteanuana Manu-Tahi intitulé *Le mystère de l'univers mā'ohi* (*Te parau huna o te ao mā'ohi*), des éditions Veia Ra'i. Véritables petits trésors de connaissances, ils nous éclairent sur les mystères de ce que furent jadis les croyances des Polynésiens. »



19

Un message comme un appel à la paix

Par ce thème, Vaihere Cadousteau veut faire passer un message. « À l'époque où j'avais écrit ce thème, beaucoup de notions s'étaient bousculées dans ma tête. Le voyage initiatique de Tāne est celui de tout homme en quête de savoir et de développement personnel mais surtout de tout homme orgueilleux en quête de gloire. Ātea, de par son impassibilité, est à la fois le parent, la figure qui rattache l'homme à ses origines, à ses racines, cette forme invincible qu'est la sagesse à l'état pur, la tempérance. *Ta'arao* est la naissance, le point zéro de tout, Tāne également, par sa naissance difforme et sa construction. Petit à petit, tel un projet improbable, l'informe prend forme. Il est le dieu de la beauté mais aussi l'orgueilleux prêt à maudire son ascendant. Il est la guerre, tandis qu'Ātea est la paix, il est la fierté tandis qu'Ātea est sagesse mais il est aussi la provocation, la haine, l'échec tandis qu'Ātea est la victoire impassible, invincible. Ce thème fait voguer dans les strates du ciel jusqu'au *Vai-ora* mais il ramène aussi l'homme à sa place, à ses racines ancrant ses pieds profondément dans le sol. Heureusement, il y a prise de conscience et Tāne réapprend le respect et l'humilité, ce qui aboutit à la paix. » Pour conclure, « ce thème est un appel à l'humilité,

au respect et à la paix, un message d'espoir et encourageant l'homme à l'instruction notamment par la connaissance de son patrimoine. Un thème propice en ces temps de crise, soyons donc aussi combattifs que Tāne avec toutefois toute la modération du grand Ātea ! Normalement, le final est une grande réconciliation ».

Le palmarès de Vaihere Cadousteau

- Médaillée d'or de danse du Conservatoire en 2002.
- Meilleure auteure du Heiva en 2009 sur la légende de *Paitoanu'u, te a'itau'a*.
- Prix spécial du meilleur auteur-compositeur avec son frère John Cadousteau au Hura Tapairu pour le Heiva 2009 (Vaihere pour l'écrit, son frère pour la composition de *No te aha teie huru e*).
- Meilleure auteure du Hura Tapairu 2018 pour le groupe Manahau (Vigilance et bienveillance) *Te pāitora'a e te au-maita'i-ra'a* sur la thématique des Hiva.
- Auteure du Hura Tapairu de Toahiva en 2017.
- Auteure du Heiva Mata'eina'a pour les troupes Tamarii Papeari vers 2017 et 'Apa'ura en 2018.
- Jury du Heiva i Tahiti en 2010, 2011, 2017, 2018, 2019.

Chaque année, le gala du Conservatoire permet de découvrir toute la richesse des arts traditionnels



Les arts traditionnels à l'honneur

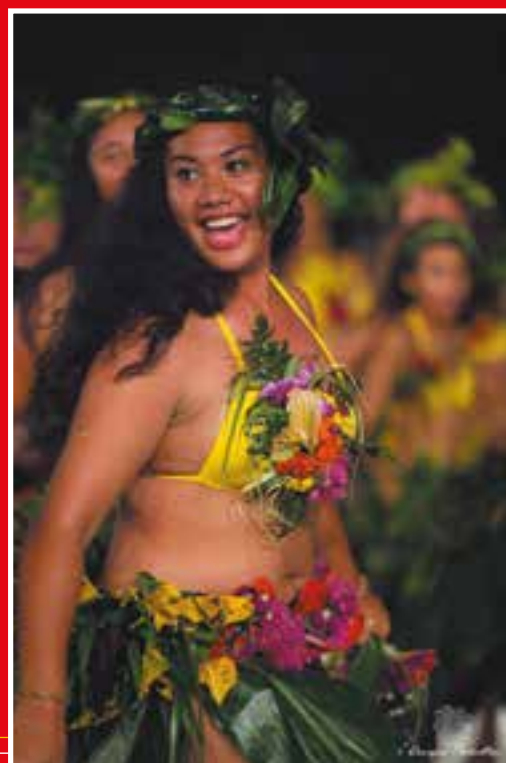
Si Vaihere a travaillé seule sur l'écriture du thème du spectacle, ce sont les professeurs du Conservatoire, dans le domaine des arts traditionnels, qui ont écrit les chants et déclamations et se sont chargés des compositions musicales. Parmi eux, Myrna Tuporo communément appelée Mama lopa et Mike Teissier, professeurs de chant, ainsi que John Mairai, professeur de 'ōrero et de culture générale. Un travail d'équipe donc auquel se sont joints les professeurs de musique Roger Taae, Steve Angia, Nohorai Temaiana et Ena Tiheni.

Le spectacle en lui-même déclinera « une trentaine de petits tableaux selon l'ordre chronologique et linéaire de la légende et selon la thématique segmentée », explique l'auteure. Ce sont les différentes classes d'âge qui auront la lourde mais néanmoins gracieuse tâche de les interpréter face à un public d'ores et déjà conquis. « Ces classes comptent les plus jeunes élèves, les Tamahou, puis les Tamahotu, les Tamatupu, les Tauré'a, les classes CHAD de Tipaerui, Maco Tevane, Ste Thérèse, NDA puis les Aito et Tamahine. »

Après les traditionnels discours d'accueil, les élèves présenteront le Rautitoa écrit par John Mairai et servant d'introduction et d'apostrophe au public. « Le thème sur Tāne et Ātea commencera par un 'ōrero et une mise en scène de l'ensemble des classes sur le thème de la coquille de Rumia pour contextualiser l'histoire entre les deux dieux précités. S'en suivront des 'ōte'a, des 'aparima et des pāta'uta'u ou des 'aparima vāvā entrecoupés de 'ōrero. À l'intérieur seront interprétés un tārava raromata'i et un 'ūtē », précise Vaihere Cadousteau.

Un hommage à ceux qui nous ont quittés

Vaihere Cadousteau est très fière d'avoir contribué au spectacle du gala de cette année car elle est elle-même une ancienne élève de l'établissement. Elle dédie donc son œuvre aux anciens : « Je tenais aussi à rendre hommage à la grande Ātea ou Ta'ere mā'opo'opo qui nous a quittés, en la personne de Mamie Louise Kimitete, celle qui, avec Vanina Ehu, Coco Hotahota et toutes les personnes qui m'ont entourée, fait partie des instructeurs m'ayant formée en tant qu'artiste et pour qui je suis fière d'avoir écrit cette année. Tout comme Ātea, son esprit, leurs esprits nous entourent d'est en ouest, du nord au sud. » ♦



© Anapa Production

Te tahi mau fa'a'ohipara'a ō te fē'i-'utu-'ura, haeha'a, hora tahiti

ROIPEPE : NATEA MONTILLIER TETUANUI (VAHINE)

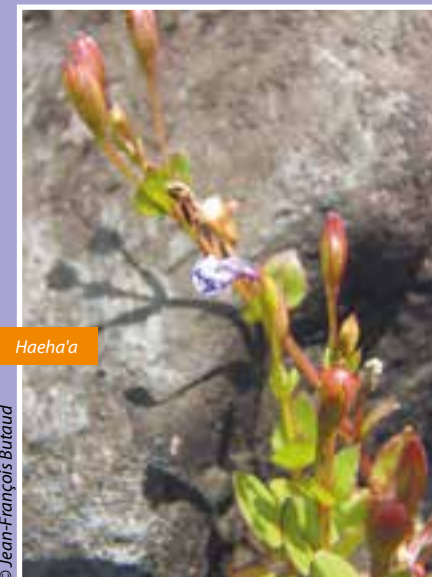
'OHIPA : 'IHI NŪNA'A, 'IHI REO
TE PAPA HIRO'A 'E FAUFA'A TUMU
WWW.CULTURE-PATRIMOINE.PF

Teie te tahi mau rā'au 'i ni'a i nā 'e'a to'opiti nō 'Ōpūnohu i Mo'orea- Te ara-tupuna e Te 'e'a nō te 'āro'a Pu'uroa - i fana'o i te tahi mau paruai fa'a'ite'itera'a ō tō rātou fa'a'ohipara'a i roto i te orara'a ā te mā'ohi, i te mātāmua iho ā rā.

Fē'i-'utu-'ura, fē'i tohorā

Musa troglodytarum, plantain aux lèvres rouges, plantain des baleines, red-lips plantain tree, POL

E tā'amura'a tō teie mā'a e te 'ā'ai ō te ruahine 'ai-ta'ata nō Vai'are, Hono'ura. E 'itehia terā mā'a i te vāhi pi'ihia Te-fē'i-tāmaemae i Vai'are, e i Pārau, i Paopao, i te pae'apato'erau ō te fa'a nō 'Ōpūnohu.



Haeha'a

© Jean-François Butaud



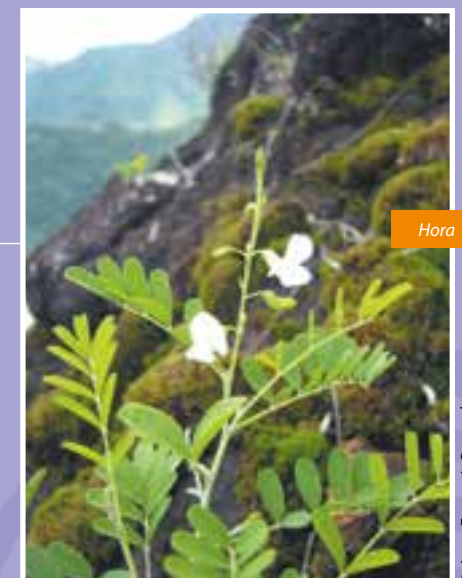
Tari fē'i

© Jean-François Butaud

Haeha'a

Lindernia crustacea plante, Malaysian false pimpernel, POL

Ei hāmanira'a rā'au tahiti. E tanuhia o na i piha'i iho i te nohora'a. Ua rau te fa'a'ohipara'a ei rā'au tahiti



Hora

© Jean-François Butaud

Hora Tahiti,

(mar) kohuhu Tephrosia purpurea arbre, Wild indigo, POL

E papahia teie rā'au tā'āto'a ei fa'ata'ero-ī'a mātauhia (Pétard 2011). E rave ato'a te ta'ata tahiti, te Hāmoa, e te Fiti i te a'a ō te hora pāpua. (Derris trifoliata i te tahi a'e taime varavara e Derris malacensis i te rahira'a ō te taime).

Ua rau te fa'a'ohipara'a ei rā'au tahiti.

Louise Kimitete, une amoureuse de la danse

RENCONTRE AVEC VANINA EHU, ENSEIGNANTE AU CAPF, FABIEN MARA DINARD, DIRECTEUR DU CAPF,
ET JEAN-PAUL LANDÉ, AMI DE LOUISE KIMITETE ET PRINCIPAL DE COLLÈGE DE TARAVAO.
TEXTE SULIANE FAVENNEC - PHOTOS : CAPF - ARCHIVES SAUF MENTION





© Christian Durocher

Après Coco Hotahota, une autre figure incontournable du 'ori tahiti s'en est allée. Louise Kimitete a tiré sa révérence le 25 mars dernier. Durant plus de trente ans, elle a partagé son amour pour la danse et la culture polynésiennes à travers ses enseignements au Conservatoire artistique de la Polynésie française. Elle laisse derrière elle un héritage immense et riche.

« Quand tu dances, c'est comme si tu faisais l'amour à un homme. » Ce sont les mots de Louise Kimitete. Ils illustrent la philosophie et l'esprit de cette grande dame du 'ori tahiti. Vanina Ehu s'en souvient bien, elle a grandi auprès d'elle. Enseignante de danse au Conservatoire artistique de Polynésie française, elle est devenue au fil des années les mains et les pieds de Louise. Quand elle évoque l'apprentissage de celle qu'elle surnomme « Mamie Louise », impossible de ne pas aborder son amour pour la danse, un amour qu'elle partageait et transmettait avec une grande générosité à qui voulait bien apprendre. « Elle m'a aidée à devenir une femme et une danseuse. Elle observait la danseuse, mais aussi la femme. Au travers de la danse, on voit tout ce qu'une femme peut ressentir, ses traits de caractère. Elle disait toujours : Tu dances avec l'intérieur de ton corps pas l'extérieur. » Vanina est entrée au CAPF en 1989 où elle a rencontré Louise pour la première fois. Et c'est avec elle que Vanina a découvert toute la richesse de la danse et de la culture polynésiennes. Une richesse largement nourrie par cette grande dame qui a enseigné au Conservatoire durant plus de trente ans. « Elle a tout apporté au 'ori tahiti. Elle l'a fait évoluer, a remis les pas à jour. À l'époque, quand j'y étais, raconte Vanina, en dehors du travail de base, elle nous faisait travailler

des techniques différentes. Le fait de pouvoir le reproduire en groupe enrichissait l'ensemble. »

Donner à la jeunesse le goût de danser

Avant de devenir enseignante au CAPF, Louise Kimitete était avant tout une danseuse. Elle a dansé avec Madeleine Moua et a côtoyé toutes les danseuses de l'époque. « En ce temps, ce n'était pas comme aujourd'hui. Mamie dansait en cachette, ses parents lui interdisaient. Elle m'a parlé d'une femme qui habitait à côté de chez elle et qui lui a appris à danser. Elle me racontait les compétitions de danse entre filles dans les bars et les battles. Chacune avait sa petite touche personnelle. Et elle nous a transmis toutes ces techniques. » La vie de Louise fut étoffée d'aventures. D'origine marquisienne, elle a grandi aux Tuamotu et quitté le fenua après son mariage avec un Américain. Elle a beaucoup voyagé, a aussi été actrice pour des publicités au Japon et à Hawaii. Un autre archipel polynésien où elle a vécu durant vingt ans. C'est aussi là-bas qu'elle s'est initiée au hula aux côtés des grands maîtres de la discipline. Une expérience qui a été un élément déclencheur pour rentrer au fenua et ouvrir sa propre école de danse de 'ori tahiti. Sous l'impulsion d'une amie qui y travaillait déjà, elle devient, avec Paulina Morgan, la première professeure

de danse tahitienne au Conservatoire, après y avoir été assistante. À l'époque, le département des arts traditionnels n'existait pas. « Leur combat était tout simplement de donner l'envie de danser à la jeunesse polynésienne et leur donner l'amour de la danse, en leur transmettant tous les moyens physiques et techniques pour y arriver, explique Fabien Dinard, directeur du Conservatoire. Elle a poussé la réflexion très loin et le Conservatoire était devenu comme un laboratoire pour expérimenter tout le répertoire des pas du 'ori tahiti. Elle a apporté des variantes dans les pas de base, quitte à sortir des sentiers battus. » Malgré les critiques dont ils ont pu alors faire l'objet, ces pas et variantes sont exécutés aujourd'hui dans tous les groupes de danse. Durant plus de trois décennies, ce sont des centaines d'élèves passés au CAPF qui ont ainsi bénéficié de son savoir.

« Tu dances avec le cœur, avec les tripes »

Louise était une enseignante sévère mais très généreuse. Sa seule présence dans une salle de danse imposait la discipline et la rigueur. Franche et directe, elle n'était pas non plus du genre à perdre son temps : si un élève n'était pas content, la porte lui était grande ouverte. « Finalement, tout le monde restait car, même si on la craignait, on l'aimait. Mamie ne te tombait pas dessus pour rien, elle expliquait pourquoi. À chacun ensuite de capter, explique Vanina. Quand je suis rentrée au CAPF, j'ai mis vingt ans de ma vie de côté pour me consacrer au travail et à la danse tahitienne, au travers des pas, du mouvement et des émotions. Mamie disait toujours : Tu dances avec le cœur, avec les tripes. Quand elle dansait, elle finissait toujours ses mouvements. » Louise Kimitete souhaitait que ses élèves soient des ladies, qu'elles aient tout : un

port de reine, les mouvements amples, la grâce. « Mamie était une lady. C'était une danseuse très aérienne, très coquine aussi. Quand un homme la voyait danser, il était obligé de tomber amoureux d'elle... », se rappelle, amusée, Vanina qui aujourd'hui a pris le relais et transmet cet amour de la danse aux élèves du Conservatoire. Louise a été comme une mère pour elle, mais aussi pour de nombreux autres enfants présents dans ses salles. « Elle était une maman-poule. Quand on travaillait au CAPF pendant les vacances, elle nous demandait toujours si on avait pris notre petit déjeuner, sinon on allait au magasin avec elle pour aller chercher du pain et de l'eau. » Les cours avec Louise étaient très intenses, elle savait comment venir à bout de ces enfants débordants d'énergie. Comment en prendre soin aussi. « Elle avait le souci d'adapter chaque mouvement, chaque pas à la morphologie de l'enfant. Elle a su avant tout le monde ce qui pouvait être néfaste à la pratique de la danse », remarque le directeur du Conservatoire. La professeure savait aussi rassurer ses danseurs, comment leur donner confiance en eux et leur permettre de donner le meilleur d'eux-mêmes. De nombreux danseurs qui concourent au Heiva ou au Hura Tapairu sont passés par sa classe. Elle a formé plusieurs générations parmi lesquelles certains sont désormais des chorégraphes renommés ou ont ouvert leur école de danse. Personnage incontournable de la danse traditionnelle, elle partageait tout ce qu'elle pouvait. « Et elle était riche de savoir. Elle réussissait à trouver le second toi, la deuxième personne au travers de la danse. Car c'est là que se voit le caractère de chacun », confie Vanina, qui a toujours vu Louise accueillir, les bras grands ouverts, toutes les personnes en quête de connaissance.



© Matareva



Une femme d'exception

Pleine de talents, d'une créativité débordante et d'une curiosité insatiable, Louise Kimitete adorait également la musique et pouvait chanter n'importe quelle chanson. « Elle avait une sacrée oreille musicale. Rien qu'à l'écoute, elle savait quand il manquait un temps. C'était inné chez elle », raconte Vanina. Louise était aussi une grande lectrice, elle aimait lire et écrire. C'est d'ailleurs elle qui écrivait les programmes du Conservatoire et les thèmes des spectacles. Même après sa retraite en 2014, elle a continué pour les galas du Conservatoire, mais aussi pour le spectacle donné au festival des arts du Pacifique à Nouméa en 2000. Jean-Paul Landé a participé à l'événement à ses côtés. Ils ont travaillé ensemble sur la chorégraphie, la composition du spectacle et les textes. « Elle m'a appris l'histoire de l'évolution de notre danse polynésienne sur les cinquante dernières années. Et surtout, tout le travail sur la conception du spectacle. On s'entendait parfaitement, elle

était très ouverte aux idées des autres. Elle était très créative, mais ne prétendait pas être la seule. Elle s'intégrait parfaitement dans un groupe, ce qui est exceptionnel car elle avait déjà une sacrée notoriété. Elle a beaucoup enrichi mon travail de création », confie le principal, qui l'a rencontrée lors de ses visites dans les établissements scolaires de Tahiti. Déjà dans les années 1980, Louise Kimitete tournait dans les écoles pour partager son savoir avec les plus jeunes. À la fin des années 1990, Jean-Paul Landé a organisé avec elle quelques ateliers artistiques au collège de Taravao. « On travaillait ensemble sur les pas de danse, la musique, les méthodes. » Mais cet ancien enseignant d'histoire-géographie garde surtout le souvenir d'une femme exceptionnelle avec qui il a eu la chance de partager un moment privilégié. Tous deux originaires des Marquises, ils avaient des atomes crochus. « Je me rappelle de ces belles soirées passées ensemble à échanger autour de la table avec des personnes d'exception. » Louise



© Christian Durocher

Kimitete était une femme exceptionnelle, alors elle attirait comme un aimant les plus grandes personnalités de la culture polynésienne. Ainsi que les talents. Elle savait les reconnaître et aimait partager avec eux. Si Vanina passait beaucoup de temps à travailler la danse avec Louise, elles avaient aussi leurs moments à elles deux. « On se baladait, on avait déterminé un jour dans la semaine où on mangeait ensemble, où on allait faire nos courses. Mamie, c'était une bavarde, il fallait avoir du temps devant soi, se souvient, amusée, Vanina. On parlait beaucoup de travail et de la famille. On avait une complicité mère-fille. C'était un temps pour me déconnecter, tout en me connectant à elle. »

Un héritage immense

Louise Kimitete était très respectée en Polynésie, mais aussi à l'international. Elle ne bougeait pas de sa salle du Conservatoire et pourtant, on la connaissait du Mexique jusqu'au Japon en passant par Hawaï. Grâce aux stages internationaux, des dizaines de danseurs du monde entier venaient la voir. « Elle est pour beaucoup dans l'expansion de la culture de la danse polynésienne dans le monde », confie Jean-Paul Landé. Les étrangers venaient chercher dans les classes de Louise ses précieux conseils et surtout ses techniques de danse. La danse était l'amour de sa vie, alors elle le partageait avec qui le voulait sans courir après les honneurs. « Elle a ouvert la porte à l'évolution des techniques de danse, chez les filles comme chez les garçons. Elle a apporté une rigueur dans l'enseignement de la danse en intégrant la physiologie. Et dans la conception des spectacles, il était toujours question de la cohérence globale des représentations. Elle travaillait un thème avec une cohérence du début à la fin, la structure était prête et posée en texte avant

même d'être dansée », explique le principal du collège de Taravao. Pour Fabien Mara Dinard, directeur du CAPF, Louise Kimitete laisse un héritage important, plus important que ce qu'on ne croit. « Un jour, quand il y aura une étude approfondie sur le 'ori tahiti, je pense que Mamie y occupera une grande part. » Louise Kimitete est décédée quelques jours seulement après une autre grande figure de la culture polynésienne, Coco Hotahota. Ces deux personnalités ont largement contribué au renouveau culturel, démarré vers la fin des années 1970 et au début des années 1980. Aujourd'hui, ils ont laissé leur empreinte indélébile à la culture polynésienne qu'ils ont nourrie et fortifiée. « Ces personnes doivent figurer au panthéon de la culture polynésienne afin qu'on ne les oublie pas. Sans eux, nous ne serions pas là ! C'est dommage que l'on s'en rende compte bien après, confie Fabien Mara Dinard. Mais la relève est là et fait bien son travail. » Coco, Louise ont su transmettre leur savoir et former la génération d'après pour que la culture du fenua ne meure jamais. « Tout ce qu'elle transmettait, c'était avant tout pour me forger, mais aussi pour me donner toutes les clés. Aujourd'hui, ces clés, je les partage avec mes élèves », raconte Vanina qui, avec Moon, fait partie de la relève. Louise a peut-être disparu de ce monde, mais elle continue d'accompagner chacun de ses élèves, chacun de ses danseurs. ♦



© Matareva

« La danse, c'est ma langue »

28

TEXTE : NATEA MONTILLIER TETUANUI/DCP - PHOTO : MARIE-HÉLÈNE VILLIERME

Fille de Joseph Kimitete, le célèbre et talentueux sculpteur marquisien, Louise et son époux américain Smith ont eu deux filles ; la cadette ainsi que l'époux sont morts. Louise a connu ses quatre mo'otua (petits-enfants) et cinq hina (arrière-petits-enfants). Elle s'est éteinte le 25 mars 2020 après avoir dansé toute sa vie.

Louise Kimitete est née aux Marquises le 24 juin 1939, et vécut aux Tuamotu où son père était policier avant de revenir à Pape'ete dans le quartier Vaïami. C'est la chanteuse et danseuse Rere, originaire de Ra'iātea, qui lui enseigna la danse tahitienne comme à d'autres enfants, dans la cocoteraie. L'ingénuité d'enfant des îles de Ruita (Louise), adolescente de quatorze ans, son entrain et le fait qu'elle parlait *pa'umotu* plaisaient à Rere qui en fit immédiatement sa préférée, et lui transmit – de façon un peu brute – les pas, les gestes et son amour de la danse.

Avec les jeunes filles Cowan, ses amies, elles allaient danser en cachette au Col bleu*. Puis Mere de Montluc créa son groupe où Louise Kimitete continua d'apprendre. À ses seize ans, au sein du groupe Heiva, c'est Madeleine Mou'a de retour de France, qui prit la relève. Sous prétexte d'aller au « Salut » (messe), Louise se rendait avec son amie, l'assistante Lise, aux répétitions à l'école de Pā'ofa'i. Parmi leurs aînées, il y avait Te'ura Bowens. L'apprentissage se déroulait alors dans l'obscurité de la nuit. Enfin, Paulina Morgan et Coco Hotahota – ancien élève de Madeleine – créèrent le groupe Tiare Tahiti, et Louise poursuivit son parcours auprès d'eux.

Hawaii, un exemple

Un jour, elle entendit pour la première fois de la musique hawaïenne au Moulin rouge de Pape'ete et fut très attirée par la voix de la chanteuse Philippine. En 1961, elle embarqua pour Honolulu où elle laissa la danse de côté. Mais une voisine lui demanda d'aider à créer un spectacle de danse tahitienne à Punohu school et, dans la foulée, on lui en confia l'encadrement. Elle eut en retour la chance d'apprendre le *hula* auprès de la *kumu hula* (maître de danse hawaïenne) Lili-o-ka-lani qu'elle

admirait et qui marqua fortement son esprit. En effet, les Hawaïens avaient déjà codifié leurs pas et gestes, ce qui n'était pas le cas à Tahiti. La *kumu* lui révéla l'importance pour un danseur d'avoir une hygiène de vie – une bonne alimentation, un sens des valeurs – et le fait qu'un élève doit apprendre la grâce, permettre à son interprétation de répondre à la performance musicale autant qu'à l'environnement. Quel que soit son degré de connaissance et sa maîtrise de cet art, il doit garder l'humilité de l'apprenant. Ainsi, lorsqu'elle devint professeure à son tour, Louise se plaisait à observer et apprendre d'une danse exécutée par un enfant, de danseurs d'un groupe en répétition, car elle réalisait parfois que le danseur avait réussi à exprimer ce qui lui avait échappé à elle, à un instant donné. Grâce à Lili-o-ka-lani, elle comprit que l'on ne cesse jamais d'apprendre et que l'on ne doit pas se croire supérieur à l'autre.

Ouverture d'école et Conservatoire

Autrefois (lors de la christianisation, de la fin du XVIII^e jusqu'au milieu du XX^e siècle), la transmission de la danse tahitienne fut longuement interrompue ou tout du moins entravée, et Louise Kimitete fut peinée de constater que, de son temps aussi, certains porteurs du savoir refusèrent de lui transmettre leurs connaissances. « *C'est de l'orgueil, disait-elle, celui-là même qui empêche de recevoir des connaissances.* » Elle expliquait qu'il ne faut jamais renoncer au respect de soi et de son pays. Alors, de retour à Tahiti, Louise créa son école à Pā'ofa'i en face de la clinique, puis entra comme enseignante de danse tahitienne au Conservatoire artistique de Polynésie française (CAPF) et contribua largement à son grand succès dès 1985. Malgré ses détracteurs, elle déploya tous les efforts pour obtenir de belles salles de



Préparation des couronnes sur la plage (juin 1994)

cours. Elle s'appliqua à la description des pas et gestes, à l'étude de la danse tahitienne, consultables sur le site web du Conservatoire ; ses émules sont Vanina Ehu (professeure de *'ori tahiti*) et Myrtille Sarciaux (*kumu hula*). Les mercredis après-midi, Louise Kimitete accueillit des centaines d'enfants qui venaient durant une voire plusieurs années scolaires consécutives, afin d'apprendre les gestes sous son attention bienveillante. Elle compta environ 600 élèves sur 26 années d'enseignement. Elle était consciente, hélas, que pour beaucoup de parents, le cours servait de « garderie », et que pour de nombreux élèves, c'était de « l'exercice physique ».

La professeure marquisienne encadra également de nombreux adultes dont seuls les plus persévérants et assidus devinrent médaillés d'or et, à leur tour,

enseignants, ouvrant parfois des écoles privées.

Tout pour la danse

Pour créer un spectacle, une chorégraphie, elle se constituait un carnet de notes et lorsqu'une idée surgissait dans la journée, en observant les gestes du quotidien, dans une semi-rêverie, dans un état de veille quasi permanent, elle la consignait. La nationalité de l'artiste est secondaire, pensait-elle, c'est pourquoi les non-natifs et les étrangers peuvent aussi exceller en danse tahitienne, lorsqu'ils parviennent à exprimer la culture polynésienne. Les mots, les sonorités, leur musicalité se traduisent en pensée dans l'esprit du chorégraphe, puis en mouvement, en geste. Elle disait : « *Danser c'est converser avec l'autre, sans parler* » ou encore « *la danse, c'est ma langue* ». ♦

Personnes-ressources

Joelle Berg, professeure de danse, médaille d'or du CAPF, fondatrice et directrice de l'école de danse tahitienne internationale Te Tuamarama ; elle enseigne à Tahiti et dans le monde (Canada, France, Japon, Mexique, USA – Californie –, Allemagne, avec des élèves aussi de Slovaquie, Slovénie, Suède, Norvège, Pologne, Italie, Espagne ; māuruuru à Joelle qui nous a fourni son interview de 2008 de Louise Kimitete (40 min).

Teiki Kimitete, neveu de Louise, fa'a'amū (adopté) par son grand-père, le sculpteur Joseph.

* Un bar restaurant, sur le front de mer de Pape'ete

29

«Te 'ori, e reo nō 'u»

30

NATEA MONTILLIER TETUANUI/DCP - HŌHO'A : TEIKI KIMITETE

Ua fānau tā rāua te tamahine nō Joseph Kimitete, te rahu'a nana'o Nu'uhiva, Ruita e tā na tāne maritē Smith e piti tamahine ; ua mate rā te teina ō nā tamari'i e te tāne. E maha mo'otua e pae hina. Ua pohe i te 25 nō māti 2020 o Louise, ua 'ori tō na orara'a ta'āto'a.

Ua fānau o Louise Kimitete i Nu'uhiva mā i te matahiti 1939, ua fa'aea i te Tuamotu, e mūto'i tō na metua tāne i 'ō, e ua ho'i mai i Pape'ete i Vaiami. Nā te vahine hīmene e nai ato'a o Rere, nō Ra'iātea, i ha'api'i ia na te 'ori, rātou te tahi mau tamari'i, i roto i te uru ha'ari. Ua riro vave o Ruita ei poe nō Rere nō tō na huru tamari'i nō te motu, 'ahuru mā maha matahiti tō na, tō na 'ana'anatae e tō na paraura'a nā roto i te reo pa'umotu. Ua ha'api'i i te tu'ura'a 'avae te rima, te ueuera'a e tō Rere here ō te 'ori.

Rātou te pōti'i Cowan, tō na ia nau hoa, ua haere-tāponi e ueue i te Col bleu*. I muri iho, ua fa'atupu o Mere de Montluc i tō na pupu e ua ha'api'i ā o Louise. I te 'ahuru mā ono ō tō na matahiti, nā te pupu Heiva e nā Madeleine Mou'a i ho'i noa mai mai Farāni mai, i mono. I parau noa na rāua Lise, tō na hoa, e tauturu ia nō Madeleine, e purera'a ahiahi « Salut » tā rāua, 'inaha ua haere ia rāua i te i te ha'api'i'ipi'ira'a 'ori i te fare ha'api'i'ira'a nō Pā'ofa'i. I roto i te mau vahine, o Te'ura Bowens. Ua pō. I muri mai, ua ha'amau o Paulina Morgan rāua Coco Hotahota – e pipi ho'i nō Madeleine – i te pupu Tiare Tahiti, e ua ha'api'i ā o Louise i piha'i ia rāua.

I te hō'e mahana, a tahi ra o na i fa'aro'o ai i te pehe Vaihi i te Moulin rouge** nō Pape'ete e ua putahia o na e te reo ō te vahine hīmene Firipino. I te matahiti 1961, ua fano i Honolulu o na e te tahi vahine nō tō na vāhi fa'ae'ara'a e nehenehe ānei o na e rahu i te tahi 'ori tahiti i Punohu school e, nō muri iho, nā na i fa'atere roa terā tuha'a. Ua fana'o ia o na i te ha'api'i-ra'a-hia o na i te hula e nā muri i te kumu hula Lili-o-ka-lani o tā na i hi'o-hanahana e o tei puta roa i tō na 'ā'au. 'Oia ho'i, ua oti tā te Vaihi i te pāpa'ira'a te tu'ura'a 'avae e te rima e te ueuera'a, aita ā ia tō Tahiti. Nā te kumu i hehe e e ti'a ia tāma'a ti'a te nai, ia fa'atura i te mau faufa'a ō te orara'a– e tano ia ha'api'i te nai i te nehenehe ō te

'ori, e tano ia pāhono te huru ō te tahi 'ori i te huru ō te 'upa'upa, e te vāhi e te tā'ata māta'ita'i i te reira taime. Noa atu te 'aravihi ō te nai, e ti'a ia vai haeha'a noa. Nō reira, i tō na rirora'a ei 'orometua ha'api'i, ua au roa ia Louise e māta'itai e ha'api'i mā te hi'o i te tahi 'ori ō te tahi tama, ō te tahi mau nai ō te tahi pupu i te taime ha'api'i'ipi'ira'a, nō te mea ua māramamahia o na i te tahi taime ē ua tāpae terā nai i te fa'a'itera'a i te tahi ueuera'a 'ā'au tā na i 'ore i manuia e fa'a'ite, i te reira taime. Aua'e o Lili-o-ka-lani, ua ta'a ē ha'api'i-tu'utu'u-ore e 'eiaha te nai e mana'o ē tei ni'a a'e o na i vetahi ē.

I te mātamura (i te hurira'a fa'aro'o teretitano, i te hōpe'a ō te tenetere XVIII e tae atu i te rōpūra'a ō te tenetere XX), ua mau roa te 'ori tahiti i te ārea tau roa 'aore ra mau rī'i, e ua 'ino'ino o Louise Kimitete i te 'itera'a ē, i tō na tau ato'a, ua pāto'i te tahi mau nai pāpū i te hōro'a ia na i tā rātou mau 'ite. « E te'ote'ora'a, tā na i parau, ia 'ore e hōro'a, e 'ore ato'a e fa'ari'i. » Tā na e tātara, 'eiaha roa e fa'a'ore i te fa'aturara'a ia 'oe iho e i tō 'oe 'ā'i'a. Nō reira, i te ho'ira'a, ua ha'amau o Louise i tā na ha'api'i'ira'a i Pā'ofa'i i nua mai i te fare ma'i, e i muri iho ua riro ia ei 'orometua ha'api'i'ira'a 'ori tahiti i te fare 'upa rau (CAPF) e aua'e ato'a o na i manuia ai teie mai te matahiti 1985. Noa atu te 'orurehaura'a e vetahi 'ē, ua ani tūtonu i te mau piha ha'api'i'ipi'ira'a nehenehe e ua roa'a mai. Ua pāpa'i i te mau tu'ura'a 'avae, te rima e te ueuera'a, te tuatāpapa'a ō te 'ori tahiti, tei ni'a ia i te reini roro uira o te Fare 'upa rau; tā na pipi 'aravihi e te poihere, o Vanina Ehu ('orometua 'ori tahiti) rāua Myrtille Sarciaux (kumu hula). I te mau mahana toru avatea, ua fa'ari'i o Louise Kimitete i te tamari'i, ua rau, o tei haere tāmau mai i te mau matahiti, nō te ha'api'i i te hā'utira'a tino hi'o-maite-hia e ana. Ua ono hānere pipi i roto i te roara'a ō te 26 matahiti ha'api'i'ira'a. Ua 'ite rā ho'i o na ē, nō te metua, e vāhi hapā'ora'a tamari'i noa ia te ha'api'i'ira'a, e fa'a-eta'eta-ra'a noa ia nō te tahi mau pipi.



Joseph Kimitete, te rahu'a nana'o nu'uhiva

Ua ha'api'i ato'a te 'orometua nu'uhiva i te tahi mau tā'ata pā'ari, o tei riro te itoito a'e e te onoono ei nai feti'a pirū, e o tei riro ato'a iho ei 'orometua, e o tei ha'amau i te tahi mau ha'api'i'ira'a 'ori i te tahi taime.

Nō te rahu i te tahi heiva, hō'e 'orira'a, ua pāpa'i o na i te tahi puta e ia puta mai hō'e mana'o ia ao, i te hi'ora'a i te ha'a ō te mau mahana ato'a, e fātata e fa'a-heita'oto-hia, nō tō na tuatāpapa-tu'utu'u-noa-ra'a, ua

tāpa'o ia. Nō hea mai te rahu'a, e 'ere i te mea faufa'a, i tō na ia mana'o, e nō reira, e nehenehe ato'a te 'ori tahiti ā te rātere e te popa'a e manuia, ia tāpae rātou i te hehe i te hīro'a tumu mā'ohi. E riro te mau ta'o, te fa'ata'ira'a, tā rātou 'aravihi 'upa'upa ei mana'o ō rātou te rahu'a, e riro ia ei ueuera'a, ei ha'utira'a tino. Ua parau o na : « e paraparau i vetahi 'ē te 'ori, mā te 'ore e ha'amama i te vaha » e parau ato'a o na « te 'ori, e reo nō 'u ». ♦

'ihiparau :

Joelle Berg, 'orometua 'ori tahiti, feti'a pirū nō te CAPF, ha'amau e fa'atere ato'a nō tā na pū ha'api'i'ira'a 'ori tahiti Te Tuamārama ; e ha'api'i o na i Tahiti e 'ati a'e te ao ta'āto'a (fenua Canada, Farāni, Tapone, Mehico, Maritē – Californie –, Purutia, mā te tahi mau pipi nō Slovaquie, Slovénie, Suède, Norvège, Poronia, Itaria, Paniora ; māuruuru ia Joëlle o tei hō mai i tā na haruharura'a parau ō Louise Kimitete nō tenuare 2008 (40 minuti).

Teiki Kimitete, tamaroa nō Louise, fa'amau e tō na metua rū'au, te rahua nana'o Joseph.

* Col bleu : vāhi 'orira'a popa'a.

** Moulin rouge : vāhi 'orira'a popa'a.

31

Créativité et solidarité chez les artisans

RENCONTRE AVEC ÉMILIE SIU ET MARANUI AITAMAI, ARTISANS CRÉATEURS.
TEXTE : MO - PHOTOS : E. SIU ET M. AITAMAI

32

HIRO'A JOURNAL D'INFORMATIONS CULTURELLES



Les créations d'Emilie Siu

La crise du Covid-19 aura eu de bon de susciter chez les uns et les autres, et notamment chez certains artisans créateurs du fenua, un élan de créativité nouvelle et de solidarité afin de faire face à la pénurie en matériel de protection sanitaire.

Émilie Siu, plus connue sous le nom de sa marque ÉMILIE Créations, est couturière depuis de très longues années. Elle fournit notamment la grande maison Marie Ah You et participe souvent aux divers salons et expositions de la place. Elle fabrique principalement de très belles robes aux tissus fleuris. Lorsque le fenua s'est retrouvé en panne de matériels de protection sanitaire, Émilie Siu a rapidement réfléchi à une solution de remplacement. « *J'ai cherché et trouvé un article sur Internet qui expliquait comment fabriquer des masques. C'était une publication du CHU de Grenoble, avec les explications.* » Étant rédigé par du personnel soignant, Émilie s'est dit que ce masque devait, *a priori*, répondre à des critères d'efficacité minimum.

Plus difficile qu'une robe !

Émilie se lance donc chez elle, puisque, comme tout le monde, elle est en confinement, dans la fabrication de masques, avec l'aide de son mari. « *Mon mari s'occupe du repassage et d'installer les élastiques.* » Tout le reste, c'est elle. « *Les masques sont de petites pièces, c'est minutieux à réaliser. Je préfère fabriquer des*

robes, c'est plus facile. » Le modèle est donc basé sur celui de l'article métropolitain : trois couches de tissus et de l'élastique souple. « *Les deux couches externes sont en coton et la couche interne est en matière non tissée.* » L'avantage de ces masques, outre le fait qu'ils soient beaux, est qu'ils sont lavables et réutilisables.

Une clientèle professionnelle

Depuis qu'elle s'y est mise, les masques d'Émilie se vendent comme des petits pains ! « *J'ai commencé peu après le début du confinement et j'en ai déjà fabriqué plusieurs centaines. Ce sont surtout les professionnels qui m'en demandent, comme des entreprises privées, mais aussi du personnel soignant.* » Émilie les vend par packs de dix unités assorties, à 6 000 Fcfp et à la commande. « *Ce petit microbe invisible fait vraiment peur. Il touche tout le monde et ce qui est surprenant, c'est que tout s'est arrêté comme ça, d'un seul coup !* », dit Émilie, en parlant de cette catastrophe. Fabriquer des masques est sa contribution pour une meilleure protection face au coronavirus. Et elle n'est pas la seule à s'y être attelée.

33

HIRO'A JOURNAL D'INFORMATIONS CULTURELLES

Maranui Aitamai de Move on Tahiti

Infographiste, il fabrique des visières

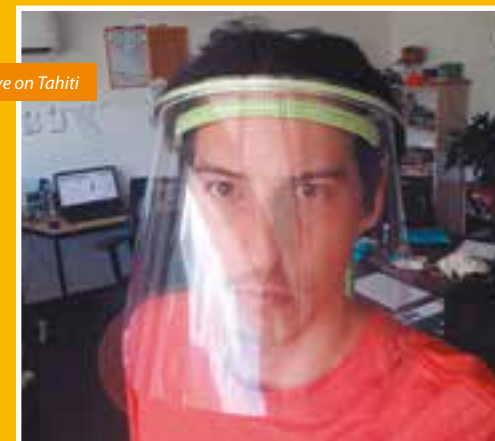
Maranui Aitamai est infographiste et cogérant de la SARL Move on Tahiti. En temps normal, son travail consiste à réaliser la gravure sur toutes sortes d'objets à l'effigie de ses clients, particuliers comme professionnels. Avec le confinement, son activité a cessé. Pour autant, il a trouvé le moyen de rester actif, de se recycler. « *J'ai vu la publication de Reitini Rey, qui fabrique des visières en plastique anti-projections pour les personnels soignants. Je me suis dit que c'était une très belle initiative et que je pouvais apporter ma contribution.* » Maranui a donc rejoint le collectif Ensemble on va plus loin, une plateforme collaborative initiée par Reitini Rey, qui regroupe maintenant un grand nombre de petits entrepreneurs associés pour répondre aux besoins des différents centres hospitaliers, des pompiers, des mūto'i, etc.

Un prototype au laser

Maranui dispose d'un matériel de pointe en matière de gravure et de découpe au laser. « *J'ai réalisé un premier prototype pour le CHPF, que nous avons amélioré depuis.* » Au début, il arrivait à produire une soixantaine de visières par jour. Puis, avec l'aide de l'atelier Prokop et de la boutique Hererany Pearl Shop, ils ont pu ouvrir deux autres sites de production et passer à 250 visières par jour. « *L'avantage des visières est double : elles protègent des projections et en même temps des gestes réflexes comme se frotter les yeux ou s'essuyer la bouche.* » Mais surtout, elles apportent un peu plus de sérénité aux personnes qui, tous les jours, sont en première ligne face à la menace que constitue le Covid-19.

Une subvention et des dons

Au départ, Maranui disposait d'une petite somme d'argent pour réunir les matériaux nécessaires à la réalisation du produit. « *Nous avons commencé avec 50 000 Fcfp en caisse. Ensuite, nous avons obtenu une subvention et nous avons fait un appel aux dons qui a très bien marché.* » Le but est de pouvoir fournir gratuitement les organismes publics sensibles. « *Nous vendons la visière à 1000 Fcfp. Le coût de réalisation est de 700 Fcfp. Les 300 Fcfp qui restent servent à fabriquer les visières que nous distribuons.* » Ainsi, ce sont plus de 1 300 visières qui ont été réalisées en à peine quelques jours, dont 900 ont été gratuitement distribuées. Début mai, c'était plus de 3 300 visières de fabriquées.



PRATIQUE

Emilie Créations
• Tél. : 87 775 263
• facebook : Emilie Créations
• emiliecreations@gmail.com

Move on Tahiti
• Tél. : 87 744 213
• Facebook : Move on Tahiti
• moveon.tahiti@gmail.com

Du troc et des relations plus humaines

Pour Maranui, en tant que chef d'entreprise, cette crise interroge pour l'avenir, en particulier en matière d'impact économique mais il fait aussi un constat encourageant : « *Depuis que nous nous sommes lancés dans la réalisation et dans la distribution des visières, des choses nouvelles se sont mises en place. Par exemple, les gens à qui on a donné des visières nous préparent des repas et nous fournissent en victuailles. Il s'est installé une sorte de troc. Les relations sont plus humaines et on revient à l'essentiel.* » ♦

Opération « Pū Aho » : 18 000 masques pour l'administration

RENCONTRE AVEC MARANIA WAN, DU SERVICE DE L'ARTISANAT TRADITIONNEL, RUARAGI TAHIATA, PRÉSIDENTE DU COMITÉ ARTISANAL DES TUAMOTU GAMBIE, ET TAIANA BELLAS, ARTISANE COUTURIÈRE. TEXTE : LUCIE RABRÉAUD - PHOTOS : E. TETO

Le Pays a lancé l'opération « Pū Aho » à la mi-avril. Les artisans ont été sollicités pour la fabrication de 18 000 masques à fournir à tous les agents de l'administration du Pays afin qu'ils soient protégés à la reprise de leur travail.

Plutôt que d'importer des masques de l'étranger, le Pays a choisi de solliciter les artisans locaux pour la fabrication de 18 000 masques pour ses agents administratifs. Après le confinement, les gestes et mesures barrières restent de rigueur et les agents retournant au travail devaient avoir de quoi se protéger du Covid-19. « L'opération, baptisée Pū Aho, a pour objectif principal d'équiper en masques de tissu tous les agents de l'administration de la Polynésie française, hors personnels de santé et exerçant dans les structures de santé, conformément aux recommandations de la cellule de crise de la santé. Cette opération, d'une part, favorise la production locale grâce à l'activation du réseau d'artisans présents dans chaque commune et île ; et d'autre part, contribue à la protection des agents et des usagers du service public », peut-on lire dans le compte-rendu du conseil des ministres. La Direction de la modernisation et des réformes de l'administration et le Service de l'artisanat traditionnel ont mis en œuvre l'opération. Le Service de l'artisanat traditionnel a notamment supervisé la fabrication du prototype. Un tuto YouTube mis en ligne par la Direction de la santé a été repris et adapté aux paramètres locaux. Le tissu devait notamment répondre à certaines conditions : avoir des mailles suffisamment serrées et le masque être

d'une taille adaptable à toutes les morphologies. Le prototype a donc trois plis, ce qui permet de l'étirer des yeux au menton. Elizabeth Teto, couturière installée à Moorea, a réalisé le prototype retenu. Les mesures exactes ont ensuite été envoyées aux associations et fédérations qui ont réparti le travail entre les artisans.

Taiana Bellais a reçu une commande de 250 masques à fabriquer en quelques

jours. « Cela fait plaisir de participer à l'effort collectif et de voir que le Pays a pensé à nous plutôt que d'importer des masques. Cette période de confinement est difficile pour nous, les salons et expositions sont annulés, tout est fermé... Cette opération permet de reprendre l'activité. » Taiana Bellais a tout de même profité de cette période pour continuer sa production et être prête dès que les salons et expositions reprendront. La fabrication des masques pour le Pays permet également d'en proposer à la clientèle habituelle qui cherche également à se protéger. L'effort est aussi partagé dans les îles : les artisans des Marquises, des Australes, des îles Sous-le-Vent, fabriquent les masques pour les agents administratifs des îles. Pour les Tuamotu et les Gambier, ils seront fabriqués sur Tahiti par le comité artisanal des Tuamotu Gambier, présidé par Ruaragi Tahiatia, faute de tissus adaptés sur place. « Nous sommes quatre à travailler pour la fabrication de plus de 700 masques dont une centaine sera envoyée dans les îles, explique Ruaragi Tahiatia. Je crois que le Pays a pris une bonne décision. C'est du travail pour nous. C'est assez facile à réaliser, il faut simplement bien respecter le modèle. » Certains établissements privés ont également signalé leurs besoins au Service de l'artisanat. « Nous leur conseillons de lancer des appels d'offres auprès des fédérations et des associations d'artisans pour se fournir en masques », explique Marania Wan, du Service de l'artisanat traditionnel. L'opération « Pū Aho », qui a engagé environ 350 artisans couturiers, doit permettre de fournir un kit de quatre masques par agent avant le 13 mai. Le coût global, estimé à 8,2 millions de Fcfp sans les frais de livraison, est entièrement supporté par le Service de l'artisanat traditionnel et la DMRA grâce à une réorientation des crédits. ♦

PRATIQUE

Service de l'artisanat traditionnel

- www.artisanat.pf
- secretariat@artisanat.gov.pf
- Facebook : Service de l'Artisanat traditionnel

Fabriquez votre masque !

RENCONTRE AVEC RUARAGI TAHIATA, PRÉSIDENTE DU COMITÉ ARTISANAL DES TUAMOTU GAMBIE. TEXTE ET PHOTOS : LUCIE RABRÉAUD

Ruaragi Tahiatia, présidente du comité artisanal des Tuamotu Gambier, et ses trois collaborateurs ont participé à l'opération Pū Aho. Elle explique ici les étapes pour coudre son propre « masque trois plis » de façon simple.

ÉTAPE 1 :

Choisir un tissu en popeline de coton, le tissage est suffisamment serré pour une bonne protection, et cette matière est souple et respirante et peut être lavée à 60 degrés ou plus.

Laver les tissus avant la fabrication du masque. Couper deux carrés de tissus de 20 cm sur 20 cm. Un carton à cette taille peut vous servir de patron.



ÉTAPE 2 :

Mettre les deux carrés de tissu l'un contre l'autre, et coudre trois côtés à un centimètre du bord, en laissant le quatrième ouvert pour pouvoir retourner le masque et ainsi mettre les coutures à l'intérieur. Une fois le masque mis sur l'endroit, plier en dedans les bords du côté ouvert puis les coudre.



ÉTAPE 3 :

Repasser votre carré et réaliser les pliures avec le fer à repasser. Elles doivent mesurer 2,5 cm environ mais surtout être bien régulières.



ÉTAPE 4 :

Pour les liens : couper deux grandes bandes de tissu de 90 cm de long et 4,5 cm de large. Mettre une bande de chaque côté du masque (une en haut et une en bas). Les plier en les cousant au masque pour que les liens soient fins. Il doit y avoir 40 cm de lacet de chaque côté pour l'accrocher facilement.



ÉTAPE 5 :

Coudre les côtés pour maintenir les pliures en place. Votre masque est prêt ! Le masque fini mesure entre 10 et 11 cm de haut et 18 cm de large. Il s'adapte à toutes les morphologies grâce aux plis.



Elizabeth Teto a réalisé le prototype validé.

Les aides exceptionnelles covid-19

RENCONTRE AVEC MARANIA WAN, CHARGÉE DE COMMUNICATION DU SERVICE DE L'ARTISANAT TRADITIONNEL. SOURCE : WWW.ARTISANAT.PF

Artisan traditionnel, si vous êtes patenté, travailleur indépendant, chef d'entreprise, salarié, si vous avez perdu votre emploi en raison de la crise sanitaire, ou si vous êtes sans revenus, membre d'une association ou d'une fédération artisanale, vous pouvez bénéficier des aides exceptionnelles allouées par le Pays. Retrouvez tous les dispositifs d'aides et faites votre demande en ligne en fonction de votre situation via Net.pf.

Les artisans traditionnels peuvent bénéficier d'aides exceptionnelles en raison de la crise sanitaire en fonction de leur statut, et plusieurs interlocuteurs peuvent les accompagner dans leurs démarches.

dans vos démarches. Posez toutes vos questions au 444 200 (numéro gratuit) du lundi au jeudi de 7h30 à 15h30 et le vendredi de 7h30 à 14h30, ou par e-mail à l'adresse suivante : pceco@sefi.pf. Pour tous renseignements sur les aides dont vous pouvez bénéficier, rendez-vous sur le site internet www.pceco.org.

Net.pf : accédez à toutes les aides mises en place et faites votre demande d'aide en ligne en fonction de votre situation via Net.pf.

Sefi : Vous avez la possibilité de télécharger les formulaires de demandes sur le site du Sefi, www.sefi.pf. Suivez également l'actualité concernant les dispositifs et les aides sur la page Facebook du Sefi.

Si vous n'avez pas accès à internet pour effectuer vos démarches en ligne, contactez le PC éco au 444 200 (numéro vert gratuit). Des conseillers compléteront, avec vous, votre demande par téléphone. ♦

Si vous êtes artisan et employeur, la Caisse de prévoyance sociale vous aide et facilite les démarches en ligne via leur e-service, www.cps.pf.

Si vous êtes artisans patentés, la CCISM vous informe et vous accompagne sur les mesures, liens et contacts utiles pour faire face à cette crise. Retrouvez toutes les aides et infos utiles sur la page dédiée du site internet de la CCISM, www.ccism.pf.

Le PC éco : le Pays met en place PC éco, une véritable plateforme de communication pour vous informer sur les mesures de sauvegarde de l'emploi adoptées par l'assemblée de la Polynésie française le jeudi 26 mars 2020. Le PC éco est opérationnel afin de recenser vos besoins, vous conseiller et vous guider

LE PC ÉCO ÎLES SOUS-LE-VENT

Pour les usagers des îles Sous-le-Vent, la circonscription des îles Sous-le-Vent, en collaboration avec le Sefi et la CCISM, met en place un PC éco. La plateforme de communication est opérationnelle afin de recenser vos besoins, vous conseiller et vous orienter. Pour toutes vos questions, contactez soit le Sefi au 40 661 263 ou au 40 663 557, ou par e-mail noela.tixier@sefi.pf, soit la Circonscription au 40 600 030 ou par e-mail direction@raiatea.csv.gov.pf

PRATIQUE

- Plus d'informations sur www.artisanat.pf dans la rubrique « le coin des artisans » et sur la page Facebook Service de l'artisanat traditionnel.

La SEO, la société savante de Polynésie

TEXTE : VĀHI RICHAUD, PRÉSIDENTE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES OCÉANIENNES



Les anciens locaux de la SEO, rue Lagarde, 1977

La Société des études océaniques est la plus ancienne société savante de Polynésie française, désignée alors comme Établissements français de l'Océanie.

La Société d'études océaniques a été créée le 1^{er} janvier 1917. Dès ses débuts, lui fut adjoint un musée d'ethnologie dont elle avait la charge et la direction. Le gouvernement s'était rendu compte en effet de l'urgence qu'il y avait de rassembler et de conserver des vestiges dont la disparition s'accélérait.

Selon l'article 1^{er} de son statut, son but est « de grouper les personnes s'intéressant à l'étude de toutes les questions se rattachant à l'anthropologie, l'ethnographie, la philosophie, les sciences naturelles, l'archéologie, l'histoire, aux institutions, mœurs, coutumes et traditions de la Polynésie ».

Installé dans la salle attribuée par le Territoire au premier étage de la caserne de l'avenue Bruat alors occupé par le Service de la justice, le Musée, délogé par l'armée, dut se déplacer à Māma'o, dans l'ancienne résidence des Secrétaires généraux ; une demeure construite au siècle dernier dans un grand parc par l'armateur L. Johnston. Le Musée y resta vingt ans jusqu'en 1956. Puis la Société ayant la charge du Musée déménagea dans un immeuble rue Bréa-

Lagarde jusqu'en 1986 pour trouver finalement refuge dans les locaux de l'Orstom à Arue avec sa bibliothèque.

Depuis le 26 mars 1990, la Société et sa bibliothèque sont logés dans le bâtiment du Service des archives rebaptisé Service du patrimoine archivistique et audiovisuel, sur les hauteurs de Tīpaeru'i à Pape'ete.

Dès le début de sa création, la Société s'est dotée d'une bibliothèque qui compte aujourd'hui plus de 10 000 ouvrages en incluant journaux et périodiques. Son bulletin sera vite désigné par l'appellation familière de BSEO. Le numéro 1 sort en mars 1917, pour atteindre un peu plus d'un siècle plus tard, le n°348 (mai-août 2019).

C'est en 1967, l'année du cinquantenaire de la Société, qu'apparaît sur la couverture du n°158-159, une légère modification d'appellation : Société des études océaniques. ♦

PRATIQUE

- site internet : <http://www.seo.pf/>
- Facebook : Société des Etudes Océaniques

« Les ossements reflètent différentes expériences de vie en Polynésie »

RENCONTRE AVEC FRÉDÉRIQUE VALENTIN, ARCHÉO-ANTHROPOLOGUE, CHARGÉE DE RECHERCHE AU CNRS AU SEIN DE L'ÉQUIPE D'ETHNOLOGIE PRÉHISTORIQUE ARSCAN* ET MARTINE RATTINASSAMY, AGENT AU SEIN DE LA CELLULE PATRIMOINE DE LA DCP. PROPOS RECUEILLIS PAR ESTHER CUNÉO – PHOTOS : ESTHER CUNÉO

Spécialisée dans la préhistoire des îles du Pacifique, Frédérique Valentin, archéo-anthropologue, n'en est pas à sa première venue en Polynésie. Pour la candidature du paysage culturel Taputapuātea au Patrimoine mondial de l'Unesco, c'est elle qui était intervenue sur les ossements humains prélevés sur le site. Chargée de recherche au CNRS, elle a été de nouveau sollicitée en février dernier par la Direction de la culture et du patrimoine. Car dans sa réserve archéologique, d'autres ossements attendent d'être rapatriés sur leur terre d'origine, « pour qu'ils aient une sépulture décente », souligne Martine Rattinassamy, agent de la cellule Patrimoine à la DCP. Cette seconde étude s'organise autour de collections issues de différentes fouilles réalisées sur le marae Marae-Ta'ata à Paea, le motu Vaitaiaro à Rangiroa, et sur les îles de Nuku Hiva, Makatea et Tikehau.

Quel est votre premier constat autour de ces recherches ?

Ce qui m'a d'abord marquée, c'est l'importance de documenter le plus possible les collections car, quand on se retrouve devant une boîte avec zéro information pour démarrer, on ne peut pas faire grand-chose. Il y a eu une période de crise qui se manifeste par un regroupement des ossements venus d'un peu partout. Comme si on avait voulu mettre un maximum de choses dans une caisse. C'est un problème de logistique qui s'est produit à un moment donné.

Comme si ces ossements avaient été entassés à la hâte ?

Oui, peut-être dans des circonstances particulières comme, par exemple, un déménagement en catastrophe à cause d'une inondation. Tous les ossements non identifiés étaient emballés dans du papier journal daté de 1976. Il se trouve qu'à ce moment-là, le Musée de Tahiti et des îles traversait une crise. On sait qu'il y a eu des complications dans les années 1980, et qu'il n'y avait qu'un directeur par intérim. Il s'est passé quelque chose qui a fait qu'on a dû optimiser la place dans les boîtes.

Dans ces conditions, avez-vous réussi à contextualiser ces ossements ?

Difficile avec les erreurs d'étiquetage sur les casiers et les erreurs de saisie dans l'actuelle base de données. Quand vous avez un sac avec un numéro qui

ne correspond à rien, ou le nom d'un collecteur qui a été dans plusieurs sites et que le nom du site n'a pas été renseigné, on ne peut pas savoir de quoi il s'agit, on ne sait pas d'où ça vient et donc on ne peut pas re-contextualiser. Et le contexte c'est très important. Je peux faire un inventaire, mais si je ne sais pas d'où ça vient, qu'est-ce que je peux dire de plus ?

L'inventaire c'est un premier pas, mais pour valoriser la collection il faut connaître son contexte, la datation et faire toutes les études annexes pour savoir qui sont ces gens, d'où ils venaient, dans quel contexte ils vivaient. C'est le plus important, c'est ce qui permet de valoriser un site, mais aussi une structure comme la DCP, puisque les différentes études peuvent se faire dans le cadre de collaborations internationales, ou avec l'aide d'étudiants qui se forment en master.

Concrètement, comment se déroule un inventaire ?

Le squelette humain adulte compte 206 os, mais ils ne sont pas toujours là. On remplit des fiches d'inventaire avec les données particulières offrant une description systématique pour chaque individu ou ossement. L'important, c'est d'arriver à identifier à quel âge l'individu est mort. On peut donner un âge relativement précis aux enfants grâce à l'éruption des dents échelonnées dans le temps. Pour les adultes, c'est plus compliqué puisqu'on étudie la dégénérescence de l'os. Le pelvis,



Frédérique Valentin, chargée de recherche au CNRS, se penche cette fois sur des collections d'ossements humains issues de plusieurs projets archéologiques et provenant de trois archipels. Un travail de fourmi qui lui a donné du fil à retordre.

par exemple, permet de différencier les hommes des femmes : haut et étroit pour les hommes, large et bas pour la femme.

En quoi est-ce important d'étudier ces ossements ?

Plusieurs collections ont été étudiées provenant de Tahiti, des Marquises et des Tuamotu. Elles reflètent différentes expériences de vie en Polynésie à différentes époques. Leurs comparaisons permettront de voir et de discuter de l'influence possible des différents environnements des différents archipels. D'autres comparaisons pourront être faites également avec l'étude menée antérieurement sur le site du paysage culturel Taputapuātea, à Raiatea.

Pourquoi avoir voulu travailler sur ces ossements ?

Parce qu'ils sont issus des premières fouilles aux Marquises menées par Robert

Suggs dans les années 1956, 1957, 1958. C'était le début de l'archéologie dans la région et c'est très important dans l'histoire des Marquises, de la Polynésie. Après, j'avoue que je m'attendais à ce que ce soit plus facile (rire). J'ai un peu déchanté quand j'ai vu ce que c'était. Certains sacs en tissu qui contiennent les os étaient complètement éventrés et, comme il y a eu regroupement, ceux des Marquises sont mélangés avec d'autres os dont on ne connaît pas du tout la provenance. Une partie des collections ne pourra jamais être contextualisée. Peut-être qu'on peut faire analyser la terre qui entoure les os pour savoir d'où elle vient ?

Que vous apprennent les ossements ?

Ils sont porteurs d'informations. Les dents qui sont en contact avec les aliments apportent de nombreuses informations. La présence ou non de carie renseigne sur le régime alimentaire.

*ARSCAN : Archéologies et Sciences de l'Antiquité



La chercheuse a enregistré des données et recherche aujourd'hui les contextes archéologiques de ces ossements. L'analyse de l'ADN et les datations au radiocarbone devraient permettre de placer ces ossements dans le temps et d'indiquer le moment où la personne est morte.



C'est la co-occurrence de sucre et d'une bactérie qui va provoquer la maladie carieuse (maladie infectieuse). Le sucre ou les carbohydrates se trouvent dans les végétaux alimentaires, le taro, la banane, etc. Le tartre qui se dépose sur les dents peut contenir des micro-organismes qui renseignent sur les aliments consommés : l'eau qui a été bue, et l'environnement de vie en général. D'autres modifications des os des mains, pieds, membres et colonne vertébrale peuvent résulter d'une hyper-utilisation du système musculo-squelettique.

Avez-vous pu établir un profil ?

J'ai fait des prélèvements, on verra en analyse génétique ce que ça donne. L'analyse de l'ADN permet de comprendre l'histoire des populations tandis que les datations au radiocarbone, elles, replacent tout dans le temps et indiquent le moment où la personne est morte. C'est très important pour placer l'ensemble de l'étude en perspective évolutive : la vie qu'ils ont eue et le traitement qu'ils ont subi au moment de leur mort.

Vos travaux remettent-ils en question certaines hypothèses comme celle du cannibalisme ?

À Taputapuātea, par exemple, les recherches dans les années 1960 sur les os humains collectés ont débouché sur des hypothèses de cannibalisme, ce qui était typique de la pensée de l'époque. Je ne dis pas qu'ils n'étaient pas cannibales, mais dans ce que j'ai étudié (en 2014), on ne voit pas de trace de découpe, d'impact de pression, de fracturation, de grignotage, ni de machouillage. Les traces de brûlés retrouvés sur les os interviennent quand les corps n'étaient déjà plus que des squelettes, et les os déjà secs, ça limite quand même le cannibalisme. Le cannibalisme était la conclusion la

plus fréquente dans les années 1960, notamment en Nouvelle-Zélande. C'était ce que tout le monde disait, c'était une mode. Je ne dis pas que ça n'a pas existé, mais dans ce cas-là, ça ne correspond pas. On ne doit pas se focaliser sur ça et, au contraire, on doit avoir un raisonnement scientifique plus ouvert.

Quelle est l'étape suivante ?

Je vais ramener quelques échantillons en France et en Allemagne, et en fin d'année, on remettra un rapport qui proposera une étude comparative. Je prévois également de réaliser un bilan sur l'état des collections avec des solutions pour remédier aux problèmes. Je propose notamment d'actualiser la base de données et de faire un travail en profondeur de documentation des collections, avec une recherche d'une part, des publications, et d'autre part, des archives de fouilles et des photos associées. Tout cela permettra de faire des reclassements. ♦

Le long cheminement d'une passion

RENCONTRE AVEC RAVA TCHOUN YOU THUNG HEE, DIPLOMÉE DU CENTRE DES MÉTIERS D'ART, ARTISTE ET JEUNE CRÉATRICE DE L'ENTREPRISE RAVA TAHITI CRÉATIONS BASÉE À MOOREA.
TEXTE : LARA DUPUY – PHOTOS CMA ET RAVA TAHITI CRÉATIONS

Rien n'est écrit à l'avance. Rava Tchoun You Thung Hee, âgée de trente-neuf ans, a mis longtemps avant de trouver sa voie. Passionnée par la gravure et l'ébénisterie, elle a suivi un parcours professionnel diversifié avant de se consacrer à sa passion. Diplômée du Centre des métiers d'art, elle a dû surmonter bien des épreuves avant de pouvoir créer sa structure de graveur professionnel qui lui tenait tant à cœur.

Rava présente l'oeuvre qu'elle a réalisée pour l'obtention du diplôme



Mais le hasard fait bien les choses. Un ami lui fait découvrir la gravure. Équipée d'une vieille Dremel, elle commence à graver de l'os de bœuf et s'initie sur du bois. « Je gravais ce que j'avais sous la main ! Quand j'ai touché au bois en faisant du bas relief, ça m'a donné envie de suivre une formation menuiserie au Centre de formation professionnelle des adultes de Pirae. Je n'ai passé que le premier module de quelques mois parce que le professeur a quitté la formation », rapporte-t-elle. Une suite de rencontres lui permet de persévérer. Un menuisier ébéniste de Sainte-Amélie sent son potentiel. Elle travaillera quatre ans avec lui. « J'étais motivée, et une femme, c'est peu commun. Il m'a formée et j'ai bien travaillé avec lui. » Elle réalise essentiellement de la menuiserie d'intérieur et de l'agencement.

« Cela n'a aucun rapport avec la biologie ! Je suis passée de scientifique à manuelle, je me sentais plus à l'aise. Je voulais intégrer des sculptures polynésiennes sur des meubles, comme les moulures qu'on trouve sur les meubles français anciens. » Malgré cet engouement, sa vie prend un autre tournant quand elle part rejoindre son tātā à Moorea et surtout, quand elle donne le jour à son petit garçon.

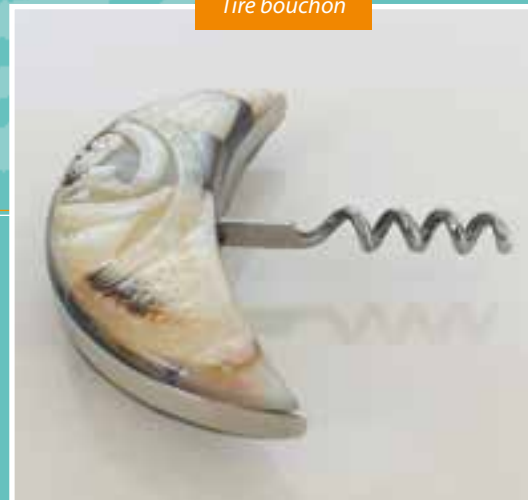
Le parcours de Rava n'a pas été tout tracé. Son bac scientifique en poche en 1998, elle s'inscrit en Deug de biologie... par dépit. « Ce n'est pas ce que je voulais faire. Ma famille ne pouvait pas m'envoyer en France pour devenir professeur de sport comme je le désirais et les filières n'existaient pas ici. Alors, j'ai fini par arrêter l'université », raconte Rava Tchoun You Thung Hee.



Coupe capsule



Tire bouchon



Des rencontres peuvent changer une vie

Une fois à Moorea, elle met de côté la sculpture et travaille chez Tahiti Arômes avant d'intégrer le Coco Beach. Elle y restera jusqu'en 2017. Mais quand une passion vous tient... « *Le peu de gravure que je continuais à réaliser me faisait du bien* », déclare Rava. En 2015, en Nouvelle-Zélande, elle rencontre Stacy Gordine, professeur de gravure sur jade du musée Te Puia avec qui elle apprend à graver le jade. Elle le retrouve deux ans plus tard en Polynésie française à l'occasion du Pūtahi. Ils visitent ensemble le CMA (Centre des métiers d'art). « *Mon père m'avait forcée à aller là-bas mais, à l'époque, j'étais dans ma période rebelle alors je n'y étais pas allée !* », s'en amuse maintenant Rava.

Au vu des réalisations des artistes océaniens, elle sait que sa voie est là. « *Ça te plaît et tu es douée* », insiste Stacy Gordine. « *Il me manquait les bases. Je me suis inscrite le dernier jour en me disant : Si ça passe, je démissionne !* » Ainsi fut fait ! Après deux ans d'études, en juin 2019, elle fait partie de la première promotion à obtenir le BPMA (Brevet polynésien des métiers d'art), reconnu par l'Éducation nationale. Elle reçoit aussi le *Te parau Tu'ite Hanahana* avec félicitations du jury, grâce à son coffret de sommelier.

Le labyrinthe des démarches administratives

Créer et sculpter, Rava savait. Mais elle n'imaginait pas le parcours qui l'attendait pour créer son entreprise. Elle avait appris la gestion et comment monter un business plan au CMA. Pourtant, le nombre de démarches administratives pour obtenir des aides a failli avoir raison de sa motivation. Elle commence par une demande d'Icra (Insertion par la création ou la reprise d'activité). « *Il y a*

énormément de choses à rédiger, beaucoup de documents à réunir pour compléter le dossier, malgré l'aide et les conseils de la CCISM. Pour quelqu'un qui a le niveau bac, c'est compliqué. Au niveau de l'Icra, ça peut déjà freiner ton envie de créer une entreprise et les délais d'attente sont très longs. » Elle bataille pour que son dossier, déposé en septembre dernier, passe en commission avant la fin de l'année. « *J'ai souvent failli laisser tomber le projet. Il faut être entouré. La Polynésie française est gorgée de bonnes idées mais beaucoup abandonnent* », estime la jeune cheffe d'entreprise.

Comme son projet se révèle assez coûteux, elle a besoin d'autres fonds. Les trois banques polynésiennes refusent sa demande de prêt. Ses dernières options sont la Sofidep (Société de financement du développement de la Polynésie française) et Initiative Polynésie. Début 2020, elle y présente son projet avec le coffret de sommelier qui lui avait valu les félicitations du jury au CMA. L'engouement est total et l'un des membres du jury, Steeve Liu, lui propose son parrainage en marketing business. Une semaine après, la Sofidep accepte également son dossier.

Pendant ces longs mois de démarches, elle commence à travailler avec le touret et la graveuse qu'elle a grâce à sa patente. Mais les machines qu'elle attendait tant et certaines aides sont bloquées par la crise sanitaire du coronavirus. « *Il aura fallu neuf mois pour accoucher du projet* », conclut la fondatrice de Rava Tahiti Créations. Un parcours atypique semé d'embûches qui prouve que, malgré les épreuves, la volonté et la passion peuvent l'emporter. ♦

PRATIQUE

- Tél. : 87 789 630
- FB Rava Tchoun

Le coffret



Bouchon



LES INSCRIPTIONS AU CMA SONT OUVERTES

Les inscriptions au CMA ont démarré début mai et se poursuivent jusqu'à la dernière semaine de juin pour intégrer les formations diplômantes de cet établissement. Le Certificat polynésien des métiers d'art (CPMA) est un diplôme de niveau V, soit l'équivalent d'un CAP ou le Brevet polynésien des métiers d'art (BPMA), diplôme de niveau IV, l'équivalent d'un Baccalauréat professionnel. L'examen d'entrée se déroulera la première semaine de juillet. Les inscrits passeront une épreuve de dessin et une épreuve de volume avant un oral devant le jury. Pour cet entretien, il est important de bien préparer son dossier de travaux personnels.

Pour s'inscrire à l'examen d'entrée : rendez-vous sur le site internet : www.cma.pf

L'inscription est ouverte à toute personne de seize ans minimum, diplômée ou non. Chaque année, ce sont en moyenne cinquante candidats qui passent les épreuves pour seulement vingt places.

Bjarne Kroëpelien, au *fenua* en temps de grippe espagnole

RENCONTRE AVEC CÉDRIC DOOM DU DÉPARTEMENT DU PATRIMOINE AUDIOVISUEL MULTI-MÉDIA ET INTERNET AU SEIN DU SERVICE DU PATRIMOINE ARCHIVISTIQUE ET AUDIOVISUEL. TEXTE DE MICHEL BAILLEUL POUR LE SPAA - (DOCUMENTATION : O'REILLY (TAHITIENS), BJARNE KROËPELIEN (TUIMATA, HAERE PO, 2009), JO DES ÉFO.)

44

HIRO'A JOURNAL D'INFORMATIONS CULTURELLES

Bjarne Kroëpelien (à gauche) et Lucien Gauthier (à droite) racontent, quarante ans plus tard, leurs souvenirs au Dr Moorgat – extrait du Mémorial polynésien Volume 5 - © Haere Po



Il y a à peine un peu plus d'un siècle, les îles de la Société connaissent les affres d'un virus mortel : la grippe espagnole. Et pour faire face à l'épidémie, les habitants ont pu compter sur la solidarité et la générosité d'un grand nombre de personnes. Parmi celles-ci, Bjarne Kroëpelien.

Quelques jours après l'armistice du 11 novembre 1918, le navire à vapeur *Navua* accoste à Papeete, apportant avec lui la terrible grippe espagnole qui va entraîner la mort de près de 2 500 personnes aux îles de la Société.

Face à l'épidémie, de nombreux volontaires se mettront à la disposition du Service de santé de l'époque. Ainsi, vers la fin du mois de décembre, quand le nombre de décès semble régresser durablement, le gouverneur Julien demande un recensement de ces personnes qui est publié au *JO des ÉFO* du 15 février 1919 (la lettre-circulaire s'adresse à MM. le Procureur, Chef du Service Judiciaire, le Secrétaire Général p.i., le Directeur du Service de Santé, le Conseiller Municipal f.f. de Maire et le Commissaire de police.) :

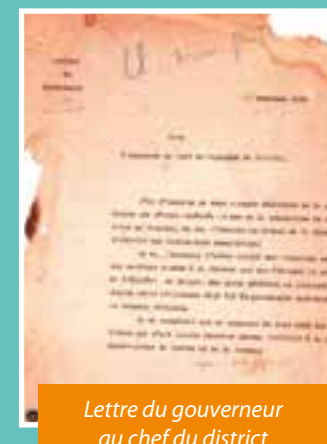
« J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien me faire connaître les noms des personnes, françaises ou étrangères, fonctionnaires ou non fonctionnaires qui, sans rétribution spéciale ni indemnité pour le service exécuté

par elles, se sont employées avec zèle au soulagement des malades, au transport des corps, à leur inhumation ou incinération, ou qui ont, par leur générosité, contribué à augmenter nos moyens de lutte contre la récente épidémie de grippe. [...] De l'ensemble des réponses faites à ce questionnaire, il résulte, tout le personnel médical étant mis à part, que dès le 1^{er} décembre, MM. A.C. Rowland, Ch. Kressler, Irv. G. Smith, E. Simonet, B. Kroëpelien, Y. Olsson s'étaient spontanément occupés de porter secours aux indigènes dans les quartiers voisins de leurs domiciles où la grippe avait frappé tout le monde en même temps, où les décès étaient nombreux et les malades dans l'impossibilité de se prêter mutuelle assistance. »

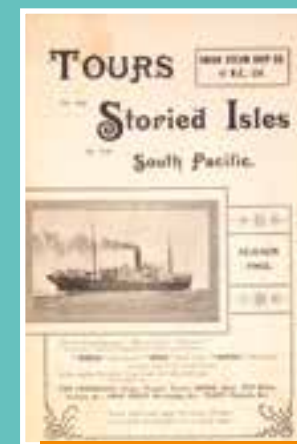
Et plus loin : « Peu après, à la suite de la démarche faite auprès du Gouverneur par M. le Consul T.B. Layton, MM. le Lieutenant Mc Quarrie, B. Kroëpelien, V.L. Wilson, Glass et Mme Rhodes furent autorisés à transformer en hôpital auxiliaire l'ancienne caserne d'infanterie. »



Extrait du Journal Officiel du 15 avril 1919



Lettre du gouverneur au chef du district de Papeeno'o – Fonds du Gouverneur



Le navire à vapeur, © Alexander Turnbull Library

45

HIRO'A JOURNAL D'INFORMATIONS CULTURELLES

Quelques mois à Tahiti

Bjarne Kroëpelien fait donc partie de ces étrangers, qui ne résidèrent que quelque temps à Tahiti, mais qui se sont dévoués pour soulager les souffrances et aider les malades. Sa biographie, que l'on peut lire dans l'édition française de *Tuimata*, précise : « La famille Kroëpelien est l'une des plus vieilles familles marchandes hanséatiques*. Elle s'installe à Bergen (Norvège) et se spécialise dans le négoce du vin. [...] Né à Bergen le 13 mai 1890, [Bjarne] y grandit. Il acquiert une solide connaissance de l'industrie vinicole en voyageant en France, en Espagne et en Allemagne. Il passe quelques années à vivre comme un aventurier aux États-Unis, puis sur l'île de Tahiti, où il séjourne plusieurs mois, entre 1918 et 1919. Il en fait le récit plus tard dans son livre *Tuimata* [paru en 1944]. L'île le fascine, il gagne l'amitié du célèbre chef de district de Papeeno, Teriieroo a Teriierooiterai (1875-1952) ; il entreprend avec lui la fameuse tentative d'ascension du mont Orohena. [...] Il est d'un grand secours au moment où l'île est ravagée par une terrible épidémie de grippe espagnole en 1918 ; il sera, par la suite, décoré de la Légion d'honneur française, en reconnaissance des services rendus. » Le Catalogue de la bibliothèque de Bjarne Kroëpelien nous dit que « sa chère épouse » perdit la vie lors de l'épidémie. « Mais la jeune *Tuimata*, comme l'écrivit D. Margueron, a aussi peu de consistance que la *Rarahu* de Pierre Loti. [...] C'est un personnage nécessaire à un récit conventionnel sur Tahiti. »

La reconnaissance des habitants de Papeeno'o

En 1921, les habitants de Papeeno'o se souviennent bien de cet étranger. Il faut dire qu'il s'est lié d'une grande amitié avec le chef et sa famille. D'ailleurs, quelque temps après son départ de Tahiti en 1919, « *Amélie Teraiefa Teriierooiterai, la fille du chef de Papeeno, met au monde un garçon, visiblement d'ascendance nordique* ». Dans le livre d'état civil de la chefferie, on trouve le nom Bjarne Kroëpelien Teriierooiterai, né le 6 mars.

On se souvient de lui d'abord comme un patriote : il avait acheté des drapeaux français et les avait distribués pour fêter la victoire. Il avait aussi beaucoup dépensé pour « ouvrir à ses frais un hôpital », et pour soigner et nourrir les malades. Enfin, pendant son voyage de retour, il enverra au gouverneur 400 dollars pour les orphelins de Papeete et de Papeeno'o.

Pour toutes ces raisons, dans une lettre datée du 7 novembre 1921, la population de Papeeno'o sollicite pour lui « une médaille d'honneur [qui] sera la juste récompense des secours inespérés et désintéressés qu'il n'a cessé de porter aux Français de Tahiti ».

Le gouverneur fera vérifier ces faits par le commissaire de police, lequel répondra le 22 novembre que tout est exact mais qu'il n'a pu constater la réalité de l'envoi des 400 dollars... Une note en marge précise que ce don de 400 dollars a fait l'objet d'un article dans le *JO des ÉFO* du 15 avril 1919.

Le 24 novembre, le gouverneur Thaly répond au chef du district de Papeeno'o : « [...] Je ne manquerai pas de signaler en haut lieu les titres que s'est acquis Monsieur Byarne Kropelin (orthographié ainsi dans le courrier, NDLR) à la reconnaissance de Tahiti et de la France. »

Ajoutons que Bjarne Kroëpelien n'est jamais revenu à Tahiti, mais qu'il a, tout au long de sa vie, réuni « l'une des plus belles collections privées au monde de livres sur le Pacifique ». ♦

LA GRIPPE ESPAGNOLE DE 1918

Extrêmement contagieuse, la grippe espagnole s'est propagée à travers le monde entre 1918 et 1919 faisant plus de 50 millions de morts (certaines sources parlent même de 100 millions de décès). Cette maladie dite « espagnole » a été baptisée ainsi parce que l'Espagne, non concernée par la Première Guerre mondiale et le secret militaire, fut la première à en parler publiquement. La maladie était due au virus de la grippe A H1N1 qui a frappé de nouveau dans certains pays (mais pas en Polynésie française) dans une moindre mesure en 2003.

PRATIQUE

Pour aller plus loin, rendez-vous sur [archives.pf](https://archives.gov.pf)
• service.archives@archives.gov.pf

* La Hanse est l'association de villes marchandes autour de la mer du Nord et de la mer Baltique.

Grande et petites histoires du Heiva

46

RENCONTRE AVEC VAIANA GIRAUD, RESPONSABLE COMMUNICATION DE LA MAISON DE LA CULTURE ; JOHN MAIRAI, JOURNALISTE CHRONIQUEUR DU HEIVA DEPUIS PLUS DE TRENTE ANS ET PROFESSEUR DE CULTURE GÉNÉRALE, DE CIVILISATION POLYNÉSIE ET DE 'ŌRERO AU CONSERVATOIRE ARTISTIQUE DE LA POLYNÉSIE FRANÇAISE ; TOKAINUIA DEVATINE, ENSEIGNANT EN HISTOIRE ET CULTURE POLYNÉSIE ENNE AU CENTRE DES MÉTIERS D'ART ET SÉBASTIEN DAMÉ, RESPONSABLE DU DPAMI AU SEIN DU SERVICE DU PATRIMOINE ARCHIVISTIQUE ET AUDIOVISUEL. TEXTE : LUCIE RABRÉAUD

Le 19 mars dernier, la décision d'annuler le Heiva i Tahiti 2020 était prise par le gouvernement, et annoncée par le Président du Pays et le Haut commissaire de la République en Polynésie française, en même temps que le confinement. Une décision qui n'a pas été une surprise mais qui reste exceptionnelle dans l'histoire d'un des plus vieux festivals au monde.

La Première Guerre mondiale, l'épidémie de grippe espagnole et la Seconde Guerre mondiale ont été les trois causes de l'annulation des fêtes du mois de juillet depuis qu'elles existent. Le Heiva i Tahiti est le grand rendez-vous incontournable de l'année, tant pour les acteurs de la culture, les spectateurs friands de danse, de chants, de va'a, de sports traditionnels et d'artisanat, que les touristes et parfois même les politiques avec des enjeux locaux ou nationaux. Pour les concours de chants et de danse, les soirées sont souvent jouées à quichet fermé. Le public et les journalistes attendent avec impatience les spectacles des plus grands groupes de danse et les prestations des groupes de chants les plus renommés. Pronostics, remise de prix et discussions sur le palmarès du jury occupent nombre d'échanges. Le mois de juillet est le mois du vent frais, des soirées claires et du Heiva i Tahiti. Mais le 19 mars dernier, en même temps qu'il annonçait le confinement pour lutter contre l'épidémie de Covid-19, le haut-commissaire de la République en Polynésie française, Dominique Sorain, déclarait le Heiva 2020 annulé. Pour John Mairai, journaliste chroniqueur du Heiva depuis plus de trente ans et professeur de culture générale, de civilisation polynésienne et de 'ōrero au Conservatoire artistique de la Polynésie française, la décision était « inévitable et sage ». « Il faut aux groupes six mois au minimum pour se préparer avant de se présenter aux concours de chants et danse. Certains démarrent vers la rentrée de septembre de l'année précédente. Une reprise chaotique un mois avant l'ouverture aurait forcément impacté la qualité des productions, sans parler du fait que le public ne sera pas forcément au rendez-vous, à cause du Covid-19. » Tokainuia Devatine, enseignant en histoire et culture polynésiennes

au Centre des métiers d'art, et auteur d'un mémoire sur le Heiva, estime qu'il n'y avait pas de « bonne solution », il fallait l'annuler, c'est tout.

Une tribune pour les artistes

Un mois de juillet sans Heiva ? « Ce sera assurément le plus grand vide culturel de l'année, puisque l'ensemble des activités (associatives, sportives, économiques) qui tourne autour du Heiva impacte habituellement autant les îles du Vent que les îles Sous-le-Vent. Mais à toute chose malheur est bon : il est à parier que cette épidémie pourrait servir aux esprits créateurs pour revoir leur thème », considère John Mairai. Une expérience « intéressante à vivre », pour Tokainuia Devatine, car ce sera une première depuis

DANSE ET POLITIQUE

Les fêtes du Heiva sont aussi organisées dans les communes et les îles. Mais en 2004, année où Oscar Temaru accède à la présidence du Pays, les fêtes de juillet à Fa'a'a, appelées Farereira'a i Tahiti Fa'a'a (Rencontres à Tahiti Fa'a'a) prennent une ampleur nouvelle.

Elles sont coordonnées par Coco Hotahota. « Il s'agissait d'une distanciation évidente par rapport aux fêtes du territoire programmées par le comité territorial Heiva Nui, dirigé par Manouche Lehartel », écrit Bruno Saura qui parle de rivalités anciennes dans le domaine de la danse entre ces deux chorégraphes mais aussi « les liens étroits unissant le comité organisateur du Heiva i Tahiti au pouvoir de Gaston Flosse, tandis que Coco Hotahota affichait un soutien non feint au populiste Oscar Temaru ». Des groupes de danse tahitienne venus des États-Unis, notamment de Hawaii, se joindront à cette manifestation.

(Source : Tahiti Mā'ohi de Bruno Saura, aux éditions Au vent des îles)

Carte intitulée « Tahiti - Chefs et danseurs, 14 Juillet »



© Droits réservés - Fonds SPAA - Archives PF

47

HIROA JOURNAL D'INFORMATIONS CULTURELLES

la Seconde Guerre mondiale. Avant d'être prohibés en 1819 puis réglementés à partir de 1847, les heiva – dans le sens de « divertissements » – étaient courants. Les danses traditionnelles ne reverront véritablement le jour qu'avec les premières célébrations du 14 Juillet en Polynésie en 1881 sous le nom de Tiurai et ce festival, qui fait partie des plus vieux festivals du monde, est organisé tous les ans. Annulé seulement à trois occasions historiques (et réinventé exceptionnellement à l'occasion du passage à l'an 2000), il est devenu un incontournable culturel et touristique. Il est aussi un espace de créations, de débats, d'anecdotes croustillantes, de vie, d'histoires... Si les fêtes du Tiurai célébraient d'abord la fête nationale du 14 Juillet et donc le rattachement de Tahiti à la France, elles sont devenues la célébration de l'identité polynésienne, s'appelant Heiva à partir de 1986, à l'occasion du changement de statut de la Polynésie. Elles sont une tribune pour certains auteurs : « Patrick Amaru me disait : "J'écris un livre, qui va le lire ? J'écris pour le Heiva, toute la population l'entend." », raconte Tokainuia Devatine. Le concours de chants et de danse cristallise les questionnements de la société, comme les inévitables débats sur la tradition et la modernité. Et son évolution aussi : « Les gens regrettent la simplicité du Tiurai qui se déroulait à Tarahoi, dans le sable, avec les baraques des forains autour. C'était beau et magique. Aujourd'hui, c'est plus aseptisé et propre », explique Tokainuia Devatine. Les changements de site font également écho aux interrogations successives sur les concours eux-mêmes, leur appellation et leurs principes. Ainsi, en danse notamment, les catégories Hura tau et Hura ava tau – communément traduites par professionnels et amateurs – sont devenues les catégories « Heiva » et « Heiva nui », puis « historique » et « légendaire ». En 2010, le groupe Hitireva se trouve seul de sa catégorie et se produit en exhibition sur To'atā. Une situation qui sonne de glas des questionnements, avec pour conséquence un retour aux appellations

d'origine. L'organisation du concours a changé de mains à plusieurs reprises : organisé par l'OPATTI (Office pour la Promotion et l'Animation Touristique de Tahiti et des Îles) créé en 1983, pendant plus de neuf ans, il revient ensuite à l'OTAC d'en avoir la charge jusqu'en 1999. En 2000, le changement de millénaire sera marqué par la création de nouveaux établissements, et notamment Tahiti nui 2000 – qui deviendra Heiva Nui. Le jeune EPIC organise cette année-là un festival en lieu et place du Heiva, puis conservera l'organisation du prestigieux concours dans ses missions.

En 2013, à la fermeture de l'EPIC Heiva Nui, c'est enfin l'ancien OTAC, devenu Te Fare Tauhiti Nui – Maison de la Culture, qui (re)devient organisateur de ces festivités. Ces quelques années d'organisation sont marquées notamment par l'édition 2016, qui regroupe un nombre inédit de groupes, toutes catégories confondues : 43 concurrents se retrouvent sur scène, répartis en 21 groupes de danse et 22 groupes de chants. Pour la première fois semble-t-il, l'événement est organisé sur quatre semaines au lieu de trois pour permettre à chaque groupe de se produire à des horaires décentes. Quels que soient les débats, les réussites ou les échecs, les polémiques ou les surprises artistiques, cette année, le Heiva nous manquera. Vivement 2021 ! ♦

Carte intitulée « Tahiti - Le Aparima, danse tahitienne, 14 Juillet »



© Droits réservés - Fonds SPAA - Archives PF



© TFFTN

Hitireva, 2^e prix en Hura Tau 2019

LE PLUS PRESTIGIEUX, LE PLUS FORT ET LE PLUS ÉMOUVANT ÉVÉNEMENT CULTUREL

Le Heiva mêle à la fois la grande Histoire de la Polynésie française et les petites histoires de notre société. John Mairai nous donne ici sa vision et son avis sur cet événement incontournable de la vie polynésienne.

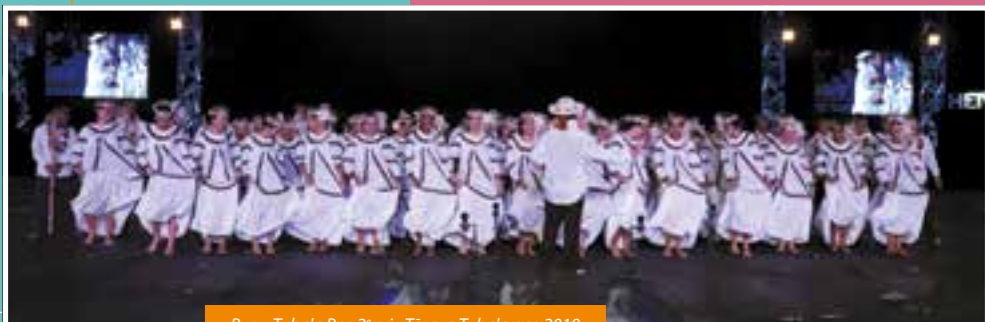
La première édition a eu lieu le 13 juillet 1881 pour fêter l'annexion de la Polynésie à la France, est-ce exact ?

Quand Pomare V signa l'acte de donation de ses États à la France le 29 juin 1880, le commandant Chessé voulut frapper un grand coup : célébrer ensemble la fête nationale du 14 Juillet et la cession de Tahiti à la France. Chessé pensait l'organiser à partir du 13 juillet de la même année, mais le *timing* était trop court, il fallut donc le reporter en 1881. L'annexion de Tahiti a été ratifiée le 30 décembre 1880, proclamée et surtout célébrée le 24 mars 1881. Les Tahitiens étaient officiellement des citoyens français. Pour le Tiurai de 1881, l'annexion n'était plus qu'un fait divers. Le Tiurai, c'était d'abord la célébration du 14 Juillet. À noter que le Tiurai qui s'ouvrit le 13 juillet, place Taraho'i, ne comportait pas encore de concours de danse. Celui-ci ne sera à l'affiche qu'à partir de 1892.



Carte intitulée « Tahiti - Danses des Vahinéas de Papeete au 14 Juillet »

© Droits réservés - Fonds SPAA - Archives PF



© TFFTN

Pupu Tuha'a Pae 2^e prix Tārava Tuha'a pae 2019

© TFFTN

O Tahiti E, 1^{er} prix en Hura Tau - Prix Madeleine Moua 2019

Aujourd'hui, qu'est-ce que le Heiva ?

Sans doute le plus prestigieux, le plus fort et le plus émouvant événement culturel relatif aux arts traditionnels de l'année. Toutefois, j'y mettrai un bémol. Il y a de plus en plus de participants aux concours de danse, mais dangereusement de moins en moins de locuteurs de *reo mā'ohi*. Et il n'est pas certain que le Heiva vienne à provoquer une lame de fond pour son appropriation... du moins pas encore. Espérons que celle-ci finisse par venir.

A-t-il déjà été annulé ?

Les concours du Tiurai ont cessé d'être programmés après le Tiurai de 1914, et ce jusqu'à son retour en 1921, à cause bien sûr de la Première Guerre mondiale, et l'épidémie de grippe espagnole de 1918 à 1919. Il y eut une timide tentative en juillet 1920 avant sa reprise en 1921. Puis de nouveau un grand *break* de 1940 à 1945, et une reprise en 1946. Il est intéressant de noter que de 1911 à 1913, une danse nommée *mahau* était programmée avec le *pā'ō'ā*. Elle disparaît pour toujours à partir de 1914. En 1946, le *hivināu* (un type de danse qui se fait en cercle) fait sa première apparition officielle à Taraho'i. S'il nous est possible de décrire le *hivināu*, je n'ai pas encore réussi à trouver à quoi ressemblait le *mahau*, et surtout ce que ce mot voulait dire.

A-t-il toujours eu lieu au mois de juillet ou est-il arrivé qu'il se déroule à un autre moment ?

Comme son nom l'indique, la fête nationale du 14 Juillet a toujours été organisée en juillet. Quand le Pays obtint son statut d'autonomie en septembre 1984, il organisa ses propres festivités du Tiurai peu après le 29 juin 1985, devenue depuis la fête de l'Autonomie. C'est pourquoi les concours du Heiva démarrent le premier mercredi ou jeudi du mois de juillet. Bien que l'on parlât déjà de Heiva au début des années 1980, ce mot sera officiellement décrété par le Conseil de gouvernement en 1986.

Quels sont les « couacs » marquants de l'histoire du Heiva, ou ceux dont vous vous rappelez personnellement ?

Il y a eu la tentative de boycott du Tiurai 1984 par Henri Hiro. Le président de la fédération Tahititoo n'était plus en phase avec la direction de l'Otac. Responsable du département Recherches et création à l'époque, il considérait ne plus avoir les moyens de faire ce qu'il souhaitait. Le boycott

a été peu suivi, excepté par Coco Hotahota, chef du groupe Temaeva. À cela il faut ajouter les contestations de plus en plus prononcées des décisions du jury depuis la fin des années 1980... jusqu'à ce jour. À plusieurs reprises, certains chefs de groupe ont menacé les organisateurs et le jury de jets de jus de *fāfaru*, d'œufs pourris, de *taioro*... voire de plaintes.

Il y a souvent des polémiques autour du Heiva, sur les prix, sur la façon de départager les groupes... Est-ce que, d'une certaine manière, le festival cristallise l'évolution de la société polynésienne ?

Jamais dans l'histoire du Tiurai et du Heiva, on avait assisté à la consécration d'un mensonge, comme ce fut le cas au Heiva 2019 avec le couronnement par un 3^e prix en Hura Tau du groupe des Tamari'i Mataiea. Il faut ramener cette forfaiture à l'auteur du thème qui a aveuglément transcrit le "rêve du chef de groupe" : la défaite dans un bain de sang de l'armée de la Reine Pomare IV, battue par les guerriers de Mataiea. La Reine Pomare IV aurait voulu s'emparer des terres de Mataiea.

Sur la scène de To'atā, on voit une reine agenouillée, humiliée et en sanglots, demander pardon au peuple de Mataiea. Aucun document historique n'atteste un tel événement, ni les légendes de Mataiea non plus. Il suffit de savoir que la Reine Pomare IV n'avait jamais eu d'armée – tout au plus une cour royale pas très nombreuse – pour la simple raison que le règne de Pomare IV était sous l'autorité du Protectorat français de 1844 à sa mort en 1877. Pourtant le jury fera fi des critiques et des protestations – il est vrai peu, très peu nombreuses. Silence des groupes, silence de la presse, tête baissée du jury et lourde présence du politique. Ce serait peut-être une évolution de la société polynésienne. Mais pour sûr, une première dans l'histoire du Heiva*...

Tamari'i Mataiea, 3^e prix en Hura Tau 2019

© TFFTN

*Une certaine liberté est laissée aux groupes quant au choix de leurs thèmes. Le règlement du Heiva précise : « Les groupes de danses participant au Heiva i Tahiti présentent au concours un spectacle original de 'ori Tahiti :

- qui illustre un thème historique, légendaire, abstrait ou littéraire contemporain ;

- qui s'inspire du patrimoine culturel, de l'environnement naturel, de la vie en société de la Polynésie française.

Pour ce faire, ils auront à cœur de puiser l'inspiration dans leur héritage et de réunir les éléments qui contribueront du mieux possible à préserver la tradition et à favoriser la création. »

HEIVA ET MALÉDICTION

Les fêtes de juillet sont d'abord organisées sur la place Taraho'i, face aux palais des rois tahitiens et à la résidence des gouverneurs. Puis elles se dérouleront place Vai'ete, et enfin place To'atā. Lors de ce dernier transfert de la manifestation, la place Vai'ete est « endormie » rituellement en 1998, à l'initiative du jury afin de « transférer son mana » vers la nouvelle place To'atā. « Antonina Peni et Tiare Bonnet avaient élaboré le rituel qui consistait notamment à entourer la place de longues étoffes de toile écrue (faraoti) blanche (tenant lieu des tapa d'autrefois) et à y déposer des centaines de feuilles de fougère maire », raconte Bruno Saura dans son livre *Tahiti Mā'ohi*. Mais les travaux ont pris du retard et la place To'atā n'est pas prête à temps pour accueillir le Heiva de 1999. Vai'ete est donc « réveillé spirituellement » par le président du jury de cette même année, Pierre Sham Koua. Antonina Peni en est la vice-présidente. John Mairai se souvient : « Ils étaient de très grands amis, grands connaisseurs et passionnés par leur culture. Tous deux souffraient de problèmes cardiaques. Lors d'une délibération du jury, Tonina Peni n'est pas d'accord avec les positions de Pierre Sham Koua. Le ton monte et Tonina claque la porte. Le lendemain, on découvre qu'elle est décédée dans la nuit. La nouvelle avait fait l'effet d'une bombe. Elle sera fatale au cœur de Pierre Sham Koua qui décède peu après. Naturellement, les gens se sont mis à parler de malédiction : deux membres du jury avaient été frappés par des puissances occultes, une punition pour ne pas avoir respecté le rituel du réveil ou de la mise en sommeil de la place Vai'ete. Les divagations gonflaient comme une bulle – il faut bien le dire – avec une certaine délectation d'un grand nombre pour se donner des sueurs froides et des peurs remontant au temps ancestral des sorciers maléfiques. » Une « séance d'apaisement et de désenvoûtement » de Vai'ete est organisée par les membres du jury et des chefs des groupes de danse. Des purifications à l'eau de mer ont lieu et des prières adressées aux esprits du mal sont faites en ouverture de la remise des prix des lauréats, peut-on lire dans le livre de Bruno Saura.

John Mairai poursuit : « Je n'oublierai jamais cette soirée de la remise des prix du Heiva 1999, ou le Rāhiri (cérémonie notamment de l'union et du respect) était de nouveau mis en place, et pour la première fois sur une scène du Tiurai et Heiva. Un diacre s'est adressé à Taaroa – réellement et non pas pour jouer un rôle – pour lui demander pardon et apaiser sa colère. » On n'avait jamais vu ça !

« Je me souviens encore de Marguerite Lai – chef du groupe O Tahiti e – qui avait remporté le prix de la meilleure danseuse, hautement mérité. Elle avait dansé sans musique et les seins nus. Elle avait prononcé ces mots en aparté, en posant sa feuille de bananier (symbole de paix) sur la scène, en faisant un geste pour s'en laver les mains : "Moi, je n'y suis pour rien." »

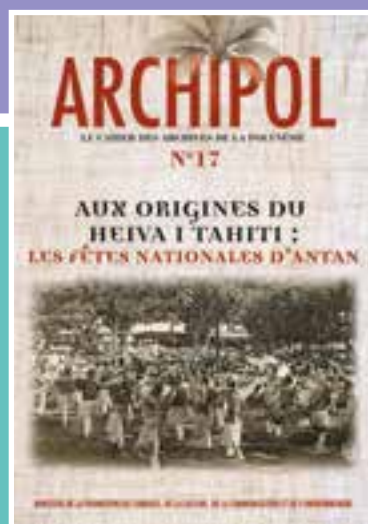


© Droits réservés - Fonds SPAA - Archives PF

ARCHIPOL

Dans sa dix-septième édition, la revue *Archipol* vous propose un voyage dans le temps. Ce numéro intitulé *Aux origines du Heiva i Tahiti : les fêtes nationales d'antan* revient sur les sources de cet événement culturel majeur en Polynésie française et sur son évolution à travers notamment les journaux officiels et les archives de 1845 à la fin des années 1950. Nous percevons du Tiurai au Heiva i Tahiti, l'évolution de la société, « le renouveau culturel, le réveil de tout un peuple ».

Ce document devait également servir dans le cadre de la constitution du dossier d'inscription du 'ori tahiti au patrimoine immatériel mondial de l'UNESCO.



PRATIQUE

- En vente au dépôt des archives de Tipaerui, Service du patrimoine archivistique et audiovisuel, Te Piha Faufa'a Tupuna, Tipaerui, quartier Alexandre.
- Du lundi au vendredi de 7h30 à 12h00. Tél : (689) 40 419 601

SERIPOL
POLYPRESS
L'IMPRIMERIE POLYNÉSIENNE

Nouveau Printer

TAMPONS
ENCREUREmbellissez
votre quotidien !

PRINTER LINE



1. Blanc



2. Noir



3. Bleu



4. Rouge



5. Citron vert

Façade
gravable

*en option



TP-001

Fond noir lettre blanche


VIENT DE PARAÎTRE !

LE MAG DE LA FORMATION
ET DU BUSINESS
EN POLYNÉSIE



GRATUIT

Retrouvez tous nos points de distribution sur www.magdelainformation.com

Suivez-nous  honoite mag de la formation

Vous souhaitez paraître dans le **HONO'ITE**

contactez-nous : 40.80.00.36

honoitemag@gmail.com